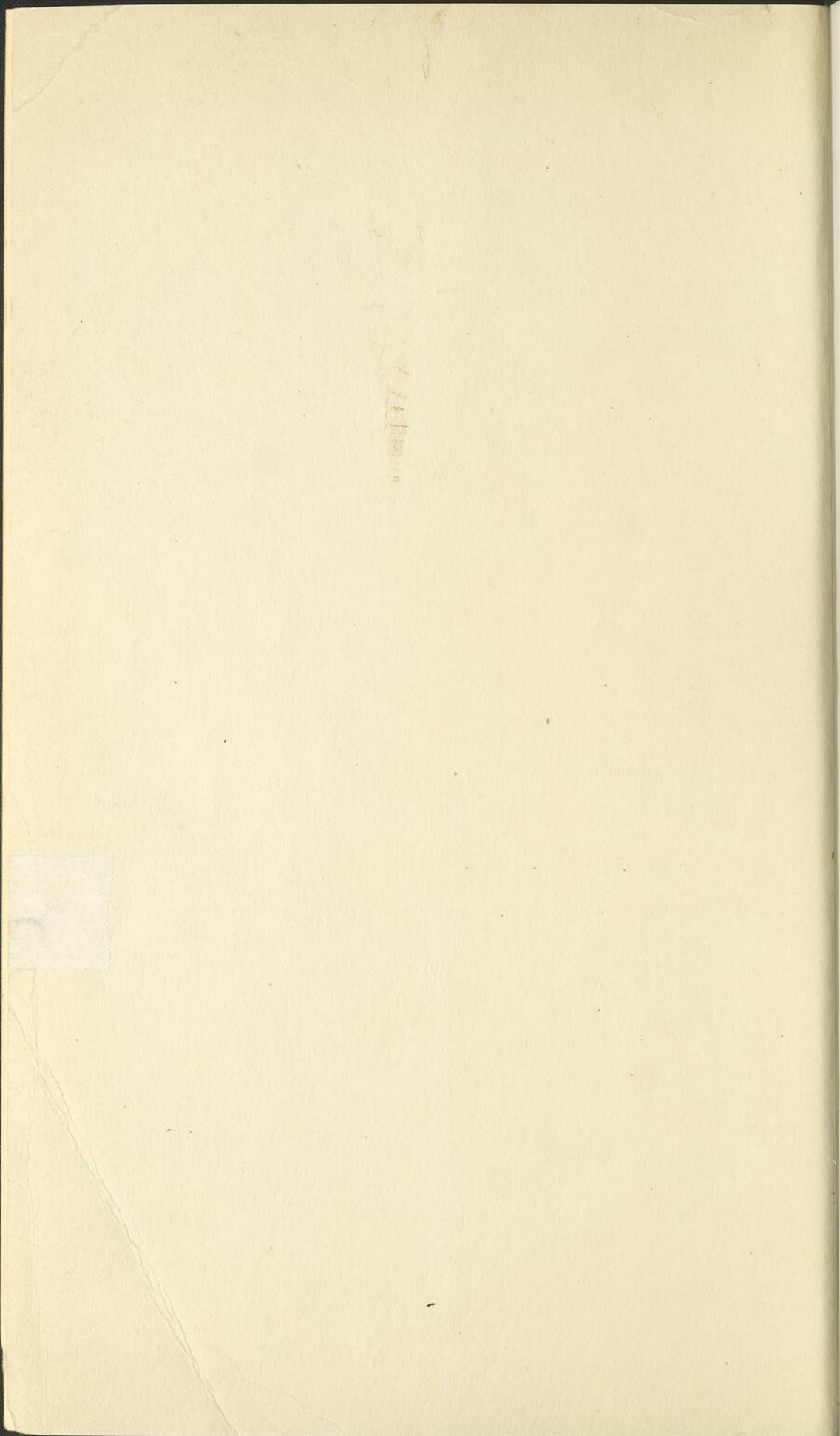


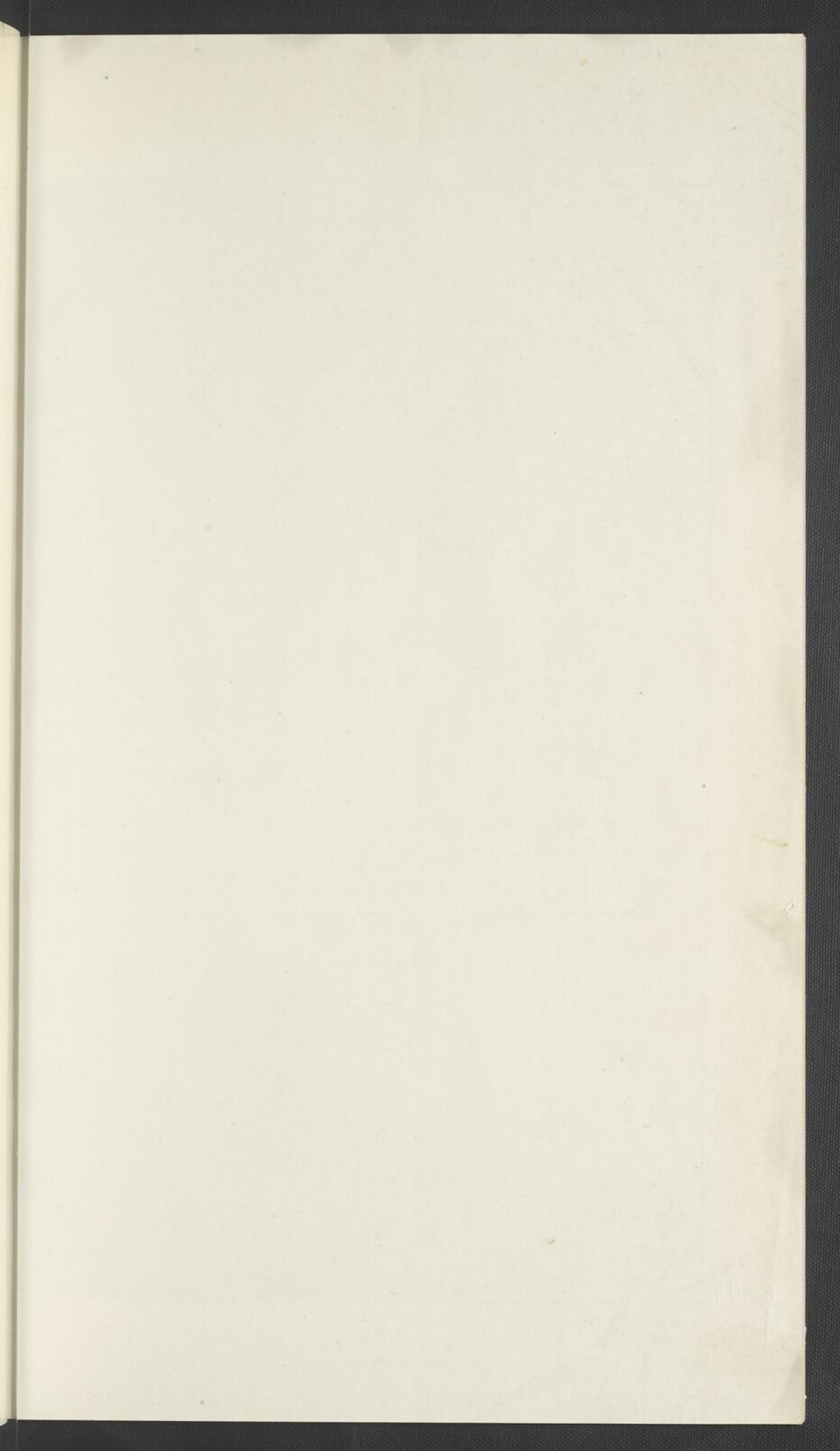
ment de Jésus-Maria
11, avenue Park,
Woonsocket, R.I.

COLLECTION
FRANCO-AMERICANA
GABRIEL NAJAU

“JE ME SOUVIENS”

1928





L.D.
2601
J56354
1930



Ses trois noms



OICI d'abord le beau **Castel**;
Ce nom est peu conventuel,
Chose certaine.
Puissant, majestueux et fier,
Il monte loin vers le ciel clair,
Beauté sereine.
L'aigle de pierre a pris son vol,
S'élevant à cent pieds du sol,
Droit comme un chêne.
Ses ailes d'un aspect claustral
Donnent un air grand, magistral,
A ce domaine.

Un autre nom, sans apparât,
C'est celui de **Pensionnat**
Remis en scène.
Quels charmes nouveaux pour l'enfant
Qui trouve dans son règlement,
Bien douce chaîne,
Force pour le coeur et l'esprit ;
Car des leçons de Jésus-Christ
Son âme est pleine,
Elle en remplit l'air, la maison ;
Sa vie est faite de chanson,
De cantilène.

Il prend le nom d'**Alma Mater**,
Plus doux à mon coeur et si cher
A toute ancienne
Qui le prononce avec amour,
Et chante au Seigneur en ce jour
Pieuse antienne.
Honneur à la société
Où règne dame Charité
En souveraine !
Nous devons à son dévouement
Un très sublime monument
De foi chrétienne.



SA GRANDEUR Mgr HICKEY
Evêque de Providence

A Sa Grandeur



N ce jour, agréez le premier annuaire
Que nous vous dédions humblement, Monseigneur.
Qu'il plaise à l'Eternel, comme à Votre Grandeur,
De bénir ces travaux, essais de pensionnaire.

Grand ami de la science et docte connaisseur,
Qui dira tout le bien que vous avez su faire?
La jeunesse vous doit, elle ne peut le taire,
Son éducation que vous avez à coeur.

Tous les beaux instituts de votre diocèse,
Disons-le sans discours et sans longue hypothèse,
Triomphent par vos mains de l'école sans Dieu.

Comme devant le Christ, ici l'enfant s'incline :
Votre âme est un reflet de la Beauté divine
Qu'il ira contempler un jour dans le ciel bleu.



Table des Matières



	Pages
Ses trois noms	3
A Sa Grandeur	5
L'Angelus <i>Simone Demers</i> , '30	9
Au coin du salon <i>Gertrude Monty</i> , '28	11
Ce que j'aime le mieux <i>Floriane Smith</i> , '29	13
La revanche du chêne <i>Jeanne Weber</i> , '28	15
Il n'est plus <i>Violette Turcotte</i> , '29	17
Dix-huit ans <i>Jeannette Brindamour</i> , '28	18
Impuissance <i>Camilda Fournier</i> , '29	21
Ma Mère <i>Oriane Arel</i> , '29	22
A Marie <i>Camilda Fournier</i> , '29	24
Réflexions <i>Violette Turcotte</i> , '29	25
La rose et le buisson <i>Madeleine Pagé</i> , '30	28
Mon héros préféré <i>Laurette Delorme</i> , '29	30
La vraie amitié <i>Camilda Fournier</i> , '29	32
Mon amie <i>Muriel Massicotte</i> , '30	34
Nécessité du travail <i>Blanche Demers</i> , '29	35
La journée d'un saint	38
Le fleuve et le ruisseau <i>Estelle Guertin</i> , '30	39
Mémoires d'une cloche <i>Gladys Wood</i> , '29	41
La bonne fourmi <i>Blanche Dubuc</i> , '29	44
Gazouillis marial <i>Gabrielle Dauray</i> , '29	46
Histoire d'un grain de blé <i>Oda Maclure</i> , '31	47
Ma chambrette <i>Géraldine Dupont</i> , '29	48
Mon dé <i>Jeannette Lebeau</i> , '29	49
La fleur et le nuage <i>Gabrielle Dauray</i> , '29	51
Lincoln the Orator <i>Jeannette Brindamour</i> , '28	53

	Pages
When the Woodland Calls <i>Blanche Demers</i> , '29	57
Count Ten <i>Gladys Wood</i> , '29	59
Spring Bonnets <i>Jeanne Weber</i> , '28	62
342 <i>Wilda Hamel</i> , '29	64
Once Upon a Time <i>Lucie St-Pierre</i> , '29	65
An Evening on Sea <i>Gertrude Monty</i> , '28	69
Woonsocket <i>Géraldine Dupont</i> , '29	71
Twilight <i>Gertrude Monty</i> , '28	72
A Change of Mind <i>Oriane Arcl</i> , '29	73
Cozy Nook <i>Gladys Wood</i> , '29	76
In Memoriam <i>Irène Desaulniers</i> , '29	77
An Answer to Prayer <i>Wilda Hamel</i> , '29	79
How to Entertain Children <i>Gabrielle Dauray</i> , '29	80
Elaine <i>Eléonore Charland</i> , '29	82
My Room <i>Alma Brouillette</i> , '30	83
The Force of Habit <i>Viviane Leduc</i> , '29	85
On the Way to the Hive <i>Violette Turcotte</i> , '29	88
An Old-Fashioned Home <i>Esther Barry</i> , '30	90
A Snow Storm <i>Louise Keeler</i> , '30	91
October Sunset <i>Hortense Lareau</i> , '30	92
La vie au Pensionnat <i>Irène Desaulniers</i> , '29	93



WO



tra

une

The

plai

un v

cha

naï

poi

qui

c'es

un

de


po

“JE ME SOUVIENS”

WOONSOCKET, R. I.

1928

L'Angelus

N beau matin de printemps, j'assistai, ravie, au réveil de la nature. L'aube blanchissait les arbres; l'oiseau, caché dans le feuillage, animait l'enclos de ses refrains les plus beaux et les plus variés; les bourgeons s'ouvraient et exhalaient leurs premiers parfums.

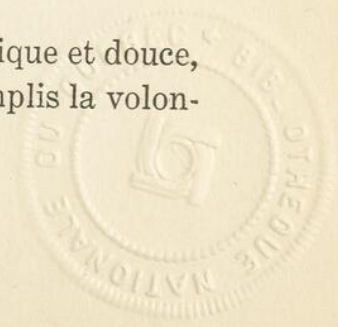
Et voilà que, lointaine et discrète, à travers la campagne une cloche s'est mise à tinter.

Pourquoi sonne-t-elle? me suis-je demandé. — Ah! c'est l'heure de la prière, me dis-je; c'est l'angélus. Et je pris grand plaisir à écouter cette voix douce et grave qui lançait à tous un vibrant appel.

La cloche a une voix spéciale pour chaque heure, pour chaque circonstance. Le matin, gaîment, elle salue l'aube naissante. Sa voix est un hymne d'allégresse, elle chante l'espoir: Mets-toi à genoux, chrétien, prie et adore ton Maître qui te donne ce jour pour gagner le ciel.

Le beau soleil du bon Dieu monte dans un ciel radieux, c'est midi. La cloche célèbre l'apogée du jour, son chant est un chant de triomphe: Elève ton coeur bien haut au-dessus de cette terre pour trouver le vrai bonheur.

Voici venir le soir; la cloche tinte, mélancolique et douce, pour nous rappeler notre heure dernière: Accomplis la volon-



“JE ME SOUVIENS”

té de Dieu afin de t'endormir un jour dans la paix du Seigneur.

Jamais l'angélus ne m'avait paru si agréable à entendre. A genoux, en face du ciel bleu, des pelouses vertes et des fleurs en boutons, je murmurai à mon tour ce salut de l'ange : “Ave Maria!”

Lorsque la cloche se tut, je tendis l'oreille longtemps, espérant encore entendre son chant lointain me parlant du ciel.

Qu'il fait bon vivre cette vie chétienne, si pleine de sens, si lumineuse aux yeux, si douce au coeur, si réconfortante à la volonté!

Simone Demers, '30.



Au coin du salon



L fait nuit. La froide bise d'automne siffle dans l'air et l'orage sévit avec violence : c'est une pluie torrentielle poussée par les rafales du terrible aquilon.

Sans souci du vent qui fait rage, assise dans un moëlleux fauteuil près du foyer, je suis plongée dans une lecture intéressante. Seule la douce lumière d'une lampe voilée d'un sombre abat-jour éclaire le salon, tandis que dans l'âtre la bûche pétille et lance des reflets bleus et rouges.

Dans la salle voisine, mes parents causent ; parfois le bruit confus de leurs voix parvient jusqu'à moi et me fait revenir bien vite du pays des rêves.

Lasse, je laisse tomber mon livre sur mes genoux et mes regards errent autour de la pièce. Quelle chaude atmosphère règne ici, me dis-je ; quel charme de lire, de rêver tranquille dans un coin favori !

La solitude favorise les hautes pensées, mais elle est souvent l'apprentissage de l'égoïsme. Oui, en ce moment, je suis égoïste. J'oublie que plusieurs n'ont pas même une mansarde pour se loger, que bien des malheureux meurent de froid et de faim, tandis que moi je suis à l'abri, derrière des fenêtres bien closes. Et la pensée de toutes ces souffrances, de toutes ces misères, remplit mon âme de tristesse.

Soudain, je sursaute : le timbre vient de vibrer faiblement, si faiblement que moi seule l'ai entendu. Qui peut venir par une pareille tempête? N'osant pas aller répondre, j'appelle papa et l'accompagne à la porte d'entrée. Il ouvre : Un garçonnet, d'environ six ans, est affaissé sur le seuil. Mon père prend dans ses bras l'enfant à demi couvert de haillons et vient l'étendre dans la grande berceuse que j'ai placée à côté du feu. Maman s'empresse auprès du petit et l'entoure de sa tendresse. Peu à peu, grâce à une potion forti-

fiente, l'enfant se ranime, ouvre les yeux, de grands yeux où brille une flamme ardente et profonde. Ses boucles blondes tombent sur son front et encadrent son visage amaigri, creusé par une grande souffrance. Qu'il est beau, le cher petit! . . . Vous devinez sa surprise lorsqu'il nous voit autour de lui, attentives à ses moindres mouvements. "Mon cher enfant, n'as-tu pas des parents? lui dit ma mère. — Hélas, non, répondit le bambin."

Et voici, en quelques mots, son histoire si touchante dans sa simplicité. Sa mère, excellente et chérie, était morte depuis un an. Six mois auparavant, son père avait été tué dans un accident de chemin de fer. Une femme, — oh! la marâtre! — recueillit le pauvre orphelin . . . puis, elle le fit mendier, et s'il ne rapportait rien, son souper consistait en coups de bâton. Ce soir-là, elle l'avait chassé, et le pauvre petit, défaillant de fatigue et de faim, était venu frapper à notre porte.

Touchés jusqu'aux larmes, mes parents décidèrent de l'adopter.

C'est ainsi que ma soirée, commencée près du feu, avec un livre, se termina près de mon nouveau petit frère que j'aime déjà beaucoup.

"Le vent passe et tout s'ébranle,
Les éléments sont en branle,
Le ciel pleure en les bravant. . .
Mais pendant qu'avec délices
J'écoute, d'autres frémissent,
D'autres souffrent de ce vent".

Gertrude Monty, '28.

Ce que j'aime le mieux



J'AIME du jour qui se lève le charme enchanteur, le clair firmament de saphir et d'opale ; j'aime les larmes de perle et de cristal oubliées par la fraîcheur de la nuit dans la corolle du majestueux lys ; j'aime le soleil qui brille derrière les monts et colore de ses feux la riante campagne

Je t'aime mieux encore, ô regard si pur de ma mère !

J'aime la brise légère qui se joue à travers les prés ; j'aime le papillon insouciant et folâtre qui pose pour un instant son aile sur les pétales veloutés de la rose épanouie ; j'aime les parfums du parterre, les touffes de myosotis, les bouquets de lilas, de muguet, de pensées

Je t'aime mieux encore, ô sourire si tendre de ma mère !

J'aime tout ce qui vibre, tout ce qui chante, tout ce qui respire ; j'aime le murmure du ruisseau argentin, le doux ramage des coquets berceaux suspendus aux branches du vieux saule ; j'aime les mélodies du rossignol lançant à toute volée son hymne de reconnaissance au Créateur ; j'aime le bruissement des feuilles, le roucoulement du ramier, le gazouillis des oiseaux

Je t'aime mieux encore, ô voix si douce de ma mère !

J'aime le poète qui s'en va, seul et triste, chantant à tout venant le trop-plein de son coeur ; j'aime tout ce qui souffre, tout ce qui gémit, tout ce qui pleure ; j'aime les âmes éprises d'idéal qui gravissent dans l'ombre l'échelle d'or du sacrifice ; j'aime le lien puissant de l'amitié qui enchaîne mon âme, captive volontaire, à cette autre âme soeur

Je t'aime mieux encore, ô coeur si bon de ma mère !

J'aime tout ce qui peut ici-bas inspirer de nobles pensées, de généreux élans ; j'aime la prière suppliante, les scènes du foyer, les veillées autour de la table de famille ; j'aime les lé-

gendes dorées qui font oublier les chagrins du jour ; j'aime la nuit pure et sereine qui endort la douleur et ranime l'espérance. . . .

Je t'aime mieux encore, ô nom beni de ma mère !

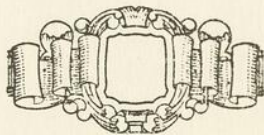
J'aime le triste automne qui empourpre nos bois et nos champs ; j'aime la nature embellie par les blancs flocons, le sapin revêtu de son manteau d'hermine ; j'aime le printemps et son brillant cortège ; j'aime l'hirondelle qui s'empare sans façon de nos fenêtres et nous égaie de ses chants. . . .

J'aime mieux encore ton retour, ô joyeuse fête de ma mère !

Toutefois, je n'aime rien tant que vous, ô mon Dieu, océan infini de miséricorde et d'amour, qui avez fait pour moi la nature si belle, qui avez mis à ma disposition ce trésor inépuisable qu'est le coeur d'une mère, qui m'avez donné Jésus, Marie, l'Eucharistie et qui m'appelez au séjour des éternelles délices où, mêlant ma voix aux concerts angéliques, je chanterai à jamais :

Ce que j'aime par-dessus tout, c'est vous, ô Beauté souveraine, que je possède maintenant et pour toujours !

Floriane Smith, '29.



“Il n'est plus”



J'ENTENDS sonner le glas de la cloche funèbre :
Woonsocket pleure un père, un magistrat célèbre.
Une teinte de deuil attriste le courrier :
C'est le départ soudain du Gouverneur Pothier.

Il n'est plus ce grand homme, il est dans l'autre vie
Lui dont la renommée a chanté le génie.
Il a fermé les yeux aux ombres de ce jour,
Pour les ouvrir sans fin aux clartés de l'Amour!

4 février 1928

Violette Turcotte, '29.

La revanche du chêne

L gisait là sur le sol, le géant de la forêt, lui, hier encore, si grand, si majestueux. Sa ruine était immense.

Le roseau, à la mine frêle et délicate, continuait à plier. Se tournant vers le chêne, et avec une ironie mordante: "Ai-je bien prophétisé? Où est-il maintenant ce front au Caucase pareil? Que ne gardais-tu ta pitié pour toi-même?"

Sous le poids de la honte et de la douleur, le vaincu de la tempête se taisait.

Le vent radouci soufflait dans ses ramures étendues sur le penchant des monts, et le soleil caressait ses flancs robustes qui s'offraient à l'industrie.

Des bûcherons contemplaient le roi découronné. "Quelle force, même dans la mort! quelle beauté! quelle richesse!" se disaient-ils l'un à l'autre.

Le chêne, en qui circulait encore un sang généreux, fut touché de ces élogieuses doléances, qu'il écoutait râlant son agonie sous la hache des ouvriers. Il parla enfin:

"Vous avez, dit-il au roseau, sifflé ma chute, d'accord avec le vent qui m'a déraciné. Mon orgueil méritait châtiement, je l'avoue; mais si je ne puis plus comparer au Caucase mon front abattu, je demeure pourtant bien au-dessus de votre pitié satisfaite. Je ne vous dirai point qu'il m'est plus glorieux d'avoir été rompu qu'à vous d'avoir su plier sous la furie du plus terrible des enfants du Nord; non, car ma force, je le reconnais, était enflée de jactance et de vanité. Pourtant, maintenant que cette vanité est tombée avec la fière stature qui en faisait le sujet, un mérite me reste que je ne me connaissais pas et qui serait pour moi un prétexte de gloire, si, instruit à l'école du malheur, je ne comprenais désormais

combien l'orgueil est sot et funeste. Je saurai profiter de la douloureuse mais salutaire leçon que je viens de recevoir. Je prendrai ma revanche : tout n'est pas perdu avec ma chute, loin de là. Grâce au génie de l'homme, je revivrai. Je me prêterai aux plus utiles emplois, en expiation de ma faute ; et cette seconde vie que l'on me donnera, même si je dois la vivre dans l'ombre et la dépendance, sera plus féconde que ma première passée sous les libres cieux. Qui sait si je ne serai pas appelé à l'érection de quelque bel édifice ? Je servirai peut-être à construire un tabernacle, un temple où Dieu demeure nuit et jour ? Oh alors ! que ma revanche serait belle, et comme je bénirais le Seigneur de m'avoir fait choir !

“Quant à vous, je le dis maintenant sans fausse compassion, votre sort est plus modeste : votre condition vous met à l'abri des grandes humiliations, mais en êtes-vous plus utile pour cela ? On ne s'appuie que sur ce qui résiste. Que peut-on attendre de ces natures faibles, sans consistance, qui changent à tout vent de doctrine, dont le caractère le plus saillant est de n'en pas avoir ? Elles ne sont que des non-valeurs.”

Le roseau resta muet : il sentait trop bien sa débilité et son impuissance ; d'ailleurs, il ne lui restait qu'à admirer le noble repentir du géant de la montagne, qui venait de reconnaître ses torts et les réparait avec tant de magnanimité.

C'est ainsi que la vertu s'humilie de ses défaites et en tire parti, car la force se fortifie dans la faiblesse.

“Tout concourt au bien de celui qui aime Dieu, même ses propres fautes.”

Jeanne Weber, '28.



Dix-huit ans

DIX-HUIT ANS! Que d'émotions! que de souvenirs. C'est l'âge d'or, l'âge du rêve, de l'illusion, de l'espoir! Mais n'est-ce pas aussi l'âge de la réflexion et du devoir? Agnès conquiert la palme du martyr à treize ans; Jeanne d'Arc sauve sa patrie à dix-sept ans; Thérèse de Lisieux entre dans l'arche bénie du Carmel à quinze ans....

Dix-huit ans! Alors la nature est dans toute sa floraison; c'est le règne de la vie, de la beauté, de la grâce. Tout sourit: le firmament est plus bleu et plus limpide; les arbres sont plus verts et les oiseaux gazouillent d'une voix si fraîche, que l'on croirait entendre l'écho répéter dans les vallons et sur les côteaux: Dix-huit ans! Je te salue, radieuse jeunesse!

Mais quelle magie évoque soudain le passé comme s'il était d'hier? La mémoire rappelle les impressions, les surprises, les sensations innocentes des années d'enfance: tantôt c'est une visite à l'église où, après avoir salué Jésus-Hostie des courtes prières bégayées sur les genoux de ma mère, je fais, à ses côtés, le chemin de la croix. Comme mon petit coeur se serrait en voyant le bon Jésus traité si cruellement! Ou bien c'est une promenade chez grand'maman, à la ville, un tour d'auto à la campagne. . . .

Vient ensuite la grande épreuve des sept ans: la première confession. Comme je tremblais en attendant mon tour! Mais cette tâche remplie, oh! que j'étais heureuse! et pendant les quelques jours qui précédèrent ma première communion, avec quel soin je me préparai à recevoir Jésus-Hostie, que mon coeur désirait si ardemment! Comment traduire les émotions de ce jour à jamais béni, où, pour la première fois, le

Roi du ciel et de la terre daignait descendre dans mon coeur d'enfant! Lui si grand et moi si petite! . . . Il était tout à moi, Jésus, et j'étais toute à Lui. Avec quel amour je lui parlai! avec quelle ferveur je le remerciai de s'être donné tout entier à moi, et surtout de m'avoir fait naître dans un temps où les tout petits comme les grands, sont conviés au banquet eucharistique! Ce jour fut vraiment pour moi un jour du ciel, et il restera toujours dans mon souvenir comme le plus cher et le plus beau de ma vie!

Mais les joies de ce monde, même les plus pures, ont leur déclin. Les jours avaient succédé aux jours, j'étais devenue une "grande" personne, le Jardin de l'Enfance n'avait plus rien à m'enseigner: ma place était toute marquée au premier Cours de Grammaire, et c'est d'un coeur léger que je me dirigeai vers ma nouvelle classe, ne songeant pas pour un instant aux difficultés que j'y rencontrerais. Après la première semaine, les études se firent pénibles; aussi, m'est-il arrivé plus d'un soir de pleurer sur mes leçons du lendemain, que je craignais de ne pouvoir réciter parfaitement.

Mais le présent console du passé. Je comprends bien maintenant que l'on n'a rien sans peine, sans effort, que ce qui a beaucoup de prix s'achète à grand prix; j'ai senti que si l'étude est amère, les fruits en sont doux. Aussi, me réjouis-je d'avoir toujours fait mon possible, de pouvoir me rendre le témoignage du devoir accompli, devoir qui m'a mise en mesure de rendre à mes bien-aimés parents au moins une partie des sacrifices et des privations qu'ils se sont imposés pour m'assurer une éducation digne d'une jeune fille catholique.

Me voici à l'aurore de mon dix-huitième anniversaire. Demain sonnera l'heure de la séparation, l'adieu à mon cher "Jésus-Marie", aux maîtresses dévouées qui n'ont épargné ni leur temps, ni leur personne pour me préparer à l'avenir, pour me mettre en état d'affronter la vie avec ses devoirs, ses luttes

"JE ME SOUVIENS"

et ses épreuves. Oui, bientôt il me faudra partir, mais si le corps s'éloigne, l'âme est retenue par le lien d'or de la gratitude et de l'affection. Malgré le temps et la distance, dans un coeur toujours jeune, je conserverai la mémoire embaumée des murs bénis qui abritèrent mon enfance.

Jeannette Brindamour, '28.



Impuissance



H! que ne puis-je écrire un long poème
Pour le chanter à la Vierge que j'aime!
Ma lyre, hélas! pourquoi ne dis-tu rien?
A mon secours, viens donc, ange gardien!

Camilda Fournier, '29.

Ma mère



U'IL est doux le souvenir que ce mot éveille en moi ! Que de joies et de plaisirs il fait renaître en mon coeur ! Ces joies d'autrefois me paraissent toutes nouvelles et sont encore toutes fraîches à ma mémoire.

Ma mère ! elle était tout pour moi : ma confidente, ma conseillère, mon appui ; c'est d'elle que je recevais les leçons qui guidaient mes pas et les mots consolateurs de mes chagrins d'enfant.

Le matin, à mon réveil, elle était déjà dans ma chambre, et son sourire plein de tendresse ensoleillait ma journée ; le soir, je mendormais avec la vision de son doux visage penché sur mon petit lit.

Comme elle était bonne pour tout le monde ! Toujours prête à aider les pauvres qui venaient frapper à notre porte, elle ne les renvoyait jamais sans quelques sous ou un morceau de pain. Notre-Seigneur a dit qu'un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense : la sienne doit être grande là-haut, car elle a toujours généreusement ouvert son coeur à l'indigence !

Quand j'étais malade, c'est maman qui passait les jours et les nuits auprès de moi. Elle s'inquiétait si je languissais en convalescence, car sa tendresse la rendait anxieuse. Son dévouement était de tous les instants.

"Jésus !" c'est maman qui m'apprit à prononcer ce nom béni. C'est à genoux sur ses genoux que je le balbutiai pour la première fois. Par son exemple, encore plus que par ses paroles, je compris de bonne heure qu'il fallait prier Dieu, implorer son secours dans le danger, le remercier de ses bontés. Aussi, avec quelle effusion de coeur je le remerciais de m'avoir donné une mère si bonne ! Je puis dire que c'est la fonction d'ange gardien visible que ma mère remplit auprès

"JE ME SOUVIENS"

de moi ; son affectueuse sollicitude me préserva de tous les maux qui menacent l'enfance.

Aujourd'hui, elle est là-haut, elle chante les louanges du bon Dieu ; elle ne souffre plus ! Elle est morte aux yeux du monde, mais pour moi elle vit toujours ; elle est invisible, mais non absente : le voile qui la dérobe à mes regards un jour tombera, et alors, douce joie ! je serai avec elle pour toujours !

Du ciel, elle continue à me protéger, elle me voit, elle m'entend, elle m'aime encore, elle est plus près de Dieu : son intercession est donc plus puissante en faveur des siens de la terre. Je lui prouve mon amour et mon attention par ma fidélité aux principes qu'elle m'a inculqués, aux religieux enseignements qu'elle a si profondément gravés dans mon coeur.

Oriane Arel, '29.



A Marie



ROTEGEZ, ô ma Souveraine,
Le beau couvent de mes amours ;
Qu'il soit aimé, béni toujours :
Soyez-en à jamais la Reine !

Et puisque vous êtes si bonne,
Vierge, aussi veillez sur moi.
Faites que, fidèle à ma foi,
Jamais je ne vous abandonne !

Gardez-moi toujours pure, ô Mère !
Et quand l'exil sera fini,
Portez bien loin dans l'infini
Camilda votre humble trouvère !

Camilda Fournier, '29.

“Chaque instant de la vie est un pas vers
la mort !”



A plume se sent bien impuissante à commenter ce vers de l'illustre Corneille, mais tout de même, dans mon enthousiasme juvénile pour le grand poète, je tenterai l'essai.

“Les grandes pensées viennent du coeur”, a dit un célèbre moraliste. A ce compte, Corneille a un noble coeur puisqu'il nous a légué tant de sublimes maximes ; c'est à juste titre qu'il a été surnommé “l'incomparable”. Son théâtre est vraiment une école de grandeur d'âme, de dignité morale et chrétienne, même lorsqu'il met en scène des païens.

“Chaque instant de la vie est un pas vers la mort”.

Qu'est-ce que la vie ? Ecoutez, regardez autour de vous, suivez la trame des événements qui se déroulent sous vos yeux : vous verrez qu'elle n'est qu'un acheminement vers le tombeau. A peine l'homme a-t-il apparu à la vie qu'il commence à mourir. “Entre la mort et moi, il n'y a qu'un pas”, disait David à son fidèle ami Jonathas.

Tel est le décret divin, telle est la sentence, tous nous avançons vers la tombe ; pas d'exception. Nous voudrions rebrousser chemin : “Marche, marche !” Un poids invincible nous entraîne, une force irrésistible nous pousse.

L'enfant au berceau s'y rend dans ses langes ; ses vagissements saluent à la fois la vie et la mort. L'adolescent y marche par un chemin charmant ; tout lui fait illusion : fleurs, lumière, ciel, oiseaux, amis ! Le jeune homme y marche dans la fougue de ses vingt ans ; souvent entraîné par ses passions, il chemine prestement vers le terme fatal. L'homme mûr y marche gravement, le plus souvent sans y penser. Les affaires l'absorbent, les soucis le tirent à droite et à gauche ; il croit ne

travailler qu'en vue d'un avenir prospère, mais en réalité il travaille pour la mort. Et quand, après quelques années d'agitation, il jouirait des biens qu'il s'est amassés, le glaive im-pitoyable le frappe sans merci. Et le vieillard?... Peut-il ne pas voir le sépulcre qui s'ouvre devant lui? Il voudrait reculer: efforts inutiles, il lui faut faire le dernier pas.

“Quel est l'homme, dit le psalmiste, qui ne verra pas la mort?” — “Il n'y en n'a pas un seul”, répondrai-je avec l'Apôtre. Tous nous y allons: le poète en chantant, le marin en voguant, l'orateur en parlant, le triomphateur en montant au Capitole, le laboureur en traçant le sillon, l'écolier en feuilletant son livre.

Encore une fois, pas d'exception. Les riches qui ne se privent de rien, ne sont pas cependant assez opulents pour acheter le droit de suspendre leur course; c'est d'ailleurs un droit que Dieu ne vend pas. Les rois mêmes, eux pourtant si puissants, ne connaissent pas le pouvoir de s'immobiliser dans la vie; pour eux comme pour le dernier de leurs sujets, la parole du poète garde son inexorable vérité:

“Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.”

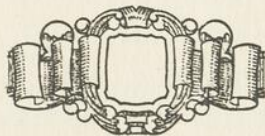
Comme le légendaire Juif errant, nous sommes condamnés à ne nous reposer jamais: point de halte! Vainement nous nous débattons, nous tentons de résister, nous appelons au secours les plus doctes médecins, nos amis les plus dévoués; en dépit de leur science et de leurs efforts, nous continuons notre route. Donc, sans aucune interruption, sans une minute d'arrêt, tous les hommes vont au trépas; mais tous n'y vont pas de la même allure. Il en est que Dieu ne fait que montrer à la terre; pour les soustraire aux périls du trajet, il les emporte prématurément dans son paradis. D'autres, qu'il introduit promptement dans le repos éternel, parce que, comme dit la Sainte Ecriture: “ils ont fourni une longue carrière en peu de temps”.

Ah! qu'importent donc la vie qui passe, le monde qui s'agite, puisque tout doit finir? Mourir et ensuite être jugé: voilà notre lot commun, que nous le voulions ou non. “Faites en sorte, a dit un philosophe païen, qu'il en soit de votre vie comme des métaux précieux dont on estime, non le volume, mais la valeur.” “La vie de l'homme ne doit pas se mesurer au nombre des années mais à la valeur des actes qui la remplissent”, ajoute Bossuet.

Si seulement nous nous arrêtions à réfléchir sur la brièveté des jours terrestres, nous ne nous désolerions pas du tribut de douleur qu'ils apportent; nous penserions moins au voyage qu'à son terme, car la mort, pour le juste, n'est-elle pas le commencement de la vraie vie? Mais n'oublions pas que si la mort nous dépouille de nos biens, elle nous habille de nos oeuvres. Nous ne sommes pas ici-bas pour conquérir un nom, pour acquérir de la fortune, de la science, de la considération, pour nous faire des obligés, des admirateurs, des amis: tout cela passera; nous y sommes pour quelque chose d'éternel, pour ravir le ciel par une sainte vie et par une sainte mort. Vivons pour Dieu et nous n'aurons pas à craindre la mort. Gravons donc dans notre coeur cette salutaire pensée:

“Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.”

Violette Turcotte, '29.



La rose et le buisson



UNE rose superbe, pleine encore de la rosée du matin, s'épanouissait à travers les épais rameaux d'un buisson. Sous ce toit de verdure, elle n'avait à craindre ni les vents, ni les orages, ni les rayons d'un soleil trop ardent. Mais cette retraite ne lui plaisait guère.

Déployer sa grâce, étaler sa fraîcheur, exhaler avec délicie son parfum si doux, offrir son calice à l'abeille diligente : tel était son rêve.

“Ah! s'exclama-t-elle, que me sert d'être favorisée de la nature si je dois rester dans l'ombre? Suis-je la reine des fleurs pour vivre isolée sur ma tige, condamnée à subir une si triste servitude? N'ai-je donc pas droit à tous les hommages? Je veux que l'on admire la délicatesse de ma corolle, l'éclat de mes couleurs.”

Le buisson, touché de ses plaintes, s'efforce de la consoler: “De grâce, ma chère, épargnez-moi vos amères reproches. Mes rameaux vous offrent un asile sûr et vous pouvez en paix braver les feux du midi; privée de mes branches tutélaires, votre beauté se flétrirait bien vite et vous aurez vécu “ce que vivent les roses, l'espace d'un matin”.

—“Vous voulez donc me contraindre à une perpétuelle réclusion? Eh bien! je fais fi de votre sollicitude; je veux ma part de gai soleil et de blancs horizons. Vivre ainsi c'est mourir sans gloire. Mes épines suffiront à me protéger.”

Au détour du chemin, elle aperçoit le jardinier. Oh! soyez mon libérateur, hâtez-vous de me délivrer de ce buisson qui dérobe mes attraits aux regards des passants. L'imprudent acquiesce à son désir, saisit sa cognée et bientôt les rameaux du buisson jonchent le sol.

Toute à la joie de son triomphe, notre jeune arrogante

“ JE ME SOUVIENS ”

lève la tête avec hauteur, heureuse de vivre et fière d'être belle. Baignée par la lumière, cette rose magnifiquement épanouie semblait à l'apogée de sa gloire.

Mais le grand soleil d'août la frappe de ses rayons brûlants, dessèche sa frêle corolle ; sa tête se penche, bientôt sur le gazon gisent les pétales décolorés.

Jeunes filles, profitons de cette leçon. Nos parents, nos maîtresses, voilà le buisson protecteur ; aimons cette douce tutelle. Nos joies sont de courte durée ; goûtons-les à l'ombre du toit paternel — ou craignons le destin de la rose.

Madeline Pagé, '30.



Mon héros préféré



DE tous les personnages historiques que j'ai étudiés jusqu'ici, celui qui m'inspire le plus d'admiration, qui provoque le plus mon enthousiasme, c'est le chevalier de Lévis.

Lévis avait une grande intelligence, un coeur magnanime, un courage indomptable. "A défaut d'une connaissance approfondie des livres, il possédait une utile science des hommes." Sa qualité maîtresse était le tact. D'un caractère loyal, énergique, avisé, il gagna et conserva la confiance et l'amitié d'hommes que séparait la plus violente antipathie. C'est ainsi que Vaudreuil chantait ses louanges et que Montcalm lui ouvrait intimement son coeur. Il aimait beaucoup la Nouvelle-France et les Canadiens, à qui il avait voué son coeur et sa vie.

C'est à Sainte-Foy surtout qu'il poussa la bravoure jusqu'à l'héroïsme. Avec des troupes bien inférieures en nombre, le vaillant chevalier remporta l'éclatante victoire de 1760; mais en dépit de ce brillant fait d'armes, l'Anglais ne fut pas "bouté" hors de Québec. Manquant de tout et ne recevant aucun secours d'outre-mer, le Canada fut obligé de se rendre à l'ennemi.

Le cruel Amherst refusant aux héroïques vaincus les honneurs de la guerre, de Lévis, l'amertume dans l'âme, se retira à Sainte-Hélène avec ses officiers et ses soldats, et là,—c'est l'acte que j'admire le plus chez lui—l'intrépide guerrier brisa son épée et brûla ses drapeaux plutôt que de les livrer aux Anglais.

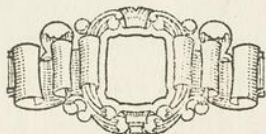
Comme il lui en coûta de laisser ce pays qu'il aimait tant ! Il aurait voulu y demeurer pour donner aux Canadiens l'espoir d'une prochaine délivrance; aussi, avant l'adieu su-

"JE ME SOUVIENS"

prême, leur demanda-t-il de ne jamais perdre le souvenir de la mère-patrie, de rester français toujours! . . .

O Lévis! comme tu es grand! et quelle page tu as écrite dans notre histoire! page de gloire qui ne s'effacera jamais! Les Canadiens sont fiers de toi et jamais ils ne t'oublieront, vainqueur de Sainte-Foy!!

Laurette Delorme, '29.



La vraie amitié



A vraie amitié, comme l'a définie la Boétie, est "un non sacré, une chose sainte qui ne se met qu'entre gens de bien, et ne se prend que par une mutuelle estime." C'est la plus heureuse alliance que l'on puisse former pour arriver au souverain Bien. Le coeur de l'homme a besoin des douceurs de l'amitié. Il est difficile de vivre sans avoir quelque personne à qui l'on ouvre son coeur, à qui l'on fasse confiance de ses secrets. C'est un besoin de notre âme auquel nous ne saurions nous soustraire. Encore plus que la joie, la tristesse a besoin de s'épancher ; de même que nous voulons doubler nos bonheurs en les partageant, ainsi cherchons-nous instinctivement l'huile qui adoucit, le baume qui guérit.

L'amitié n'est pas l'amour passionnel : la passion n'aime pas ; elle est égoïste, elle poursuit son objet pour le dévorer, pour en faire sa proie. L'amitié n'est pas une passion, mais une vertu ; elle est un devoir avant d'être un plaisir ; les joies de l'amitié sont une récompense attachée à la vertu de l'amitié. Les sens n'aiment pas : l'amitié n'est pas une sensation, mais un sentiment ; elle émeut l'âme, elle n'ébranle pas les nerfs ; elle est avant tout affaire de raison et de volonté, ou du coeur. L'amitié est éternelle et demeure encore quand les charmes du visage ont disparu. La vraie amitié est essentiellement désintéressée ; elle fait son bonheur du bonheur de l'autre, elle donnerait sa vie sans éprouver le besoin de faire applaudir son héroïsme.

Aussi, pour mériter le nom d'ami, il faut aimer sans calcul d'intérêt, oublier ses avantages et trouver de la jouissance à procurer le bien de ceux que l'on aime.

Aimer, c'est s'immoler, c'est préférer tout, les tortures, la mort même, plutôt que de blesser le coeur de la personne

“ JE ME SOUVIENS ”

aimée. Si l'on aime d'une autre manière, on aime sans être ami, et cela n'est pas la vraie amitié. Rappelons-nous cette parole d'un auteur bien connu : L'amour est l'apanage de beaucoup ; l'amitié est le privilège des âmes bien faites.

Camilda Fournier, '29.



Mon amie



CONNAISSEZ-VOUS ma grande amie?

C'est la compagne de ma vie ;
Nous allons, par le dur chemin,
Toutes deux la main dans la main.

L'obéissance est son délice ;
Elle vieillit à mon service,
Et m'aide à faire mon devoir
Ainsi du matin jusqu'au soir.

Mais, si parfois je la délaisse,
Elle a pour moi même tendresse ;
Et me reçoit comme une soeur
Quand je reviens pour le labeur.

Je puis l'appeler à toute heure
Pour me consoler quand je pleure ;
Le meilleur baume à ma douleur,
Ce sont les larmes de son coeur.

Elle agit comme une servante ;
C'est plutôt une amie aimante.
Son nom? . . . Voulez-vous le savoir?
Chut! C'est ma plume-réservoir.

Muriel Massicotte, '30.



Nécessité du travail



L'HOMME, dit l'Écriture, est né pour travailler comme l'oiseau pour voler." Cela signifie qu'il est dans notre nature de travailler, et que vouloir s'affranchir de cette loi, loi universelle, absolue, c'est se rendre inutile et méprisable.

Le travail est la respiration de la vie, la condition de l'existence, le nerf des sociétés. Sans travail rien ne se fait, nulle oeuvre ne tient. Sans travail plus de pain, plus de commerce, plus d'industrie.

C'est par le travail que l'homme développe et perfectionne ses facultés physiques, intellectuelles, morales; qu'il pourvoit à tous ses besoins et garde sa dignité; qu'il cultive les sciences, les lettres et les arts; qu'il pratique la vertu, qui est la récompense du travail, qui est elle-même le travail par excellence.

“Le travail source de vie,
De tout mortel est la loi;
Au travail tout nous convie,
Par le travail l'homme est roi.”

C'est que le travail éloigne de nous trois grands maux: l'ennui, le vice et le besoin. L'ennui, c'est-à-dire ce dégoût profond de toutes choses, cet affaissement de l'âme sur elle-même, ce manque d'action et d'intérêt qui fait qu'on trouve partout le vide et le néant, qu'on n'est content de rien ni de personne.

Avec l'ennui, un autre mal, plus grand même, dont nous délivre le travail, c'est le vice. S'il est vrai que l'oisiveté l'engendre, comme le proclame l'expérience des siècles, il doit l'être aussi que le travail en préserve. “L'homme, dit Lacordaire, qui n'a rien à faire pour vivre que de vivre, et qui n'ap-

plique pas ses facultés à la glèbe honorable d'un service volontaire, celui-là tombe, par une pente rapide, de la langueur dans l'oisiveté, et de l'ennui dans les désordres du coeur".

Outre l'ennui et le vice dont le travail nous préserve, il faut encore noter le besoin. Tout besoin qui ne reçoit pas satisfaction est une souffrance; or, c'est par le travail seulement que l'homme peut satisfaire les multiples besoins de sa nature: besoins de l'âme, besoins du corps. La science, la vertu, la propriété, le bien-être sont le fruit du travail.

En outre, suivant la parole du célèbre Diderot, le travail a l'avantage de raccourcir les journées et d'étendre la vie.

En effet, les journées paraissent courtes à l'homme laborieux; il voudrait qu'elles eussent 36 heures. Il ne fait pas, dit-il, la moitié de ce qu'il voudrait faire; il regrette les minutes qui s'envolent sans qu'il ait pu fournir la somme d'activité qu'il s'était promise.

Une bonne élève, par exemple, se plaint toujours du manque de temps; elle voudrait si bien faire tout ce qu'elle fait, elle a tant à coeur de ne rien négliger, de ne rien laisser en retard dans les devoirs donnés, que les jours, les semaines, les mois s'écoulent sans qu'elle les aperçoive. Jamais le temps ne lui dure.

Il n'en est pas ainsi de l'élève paresseuse, de la jeune fille qui ne veut pas travailler. Elle s'ennuie, elle baye aux corneilles, elle tue le temps et le temps la tue. Comme elle est désœuvrée, qu'elle ne s'intéresse à rien, tout la dégoûte, tout la fatigue; ses facultés, puissances actives laissées sans objet, se tournent contre elles-mêmes et font peser sur elle le poids du jour. "Le temps, dit Fontenelle, est le plus mortel ennemi des gens qui ne font rien".

C'est une nécessité que celui qui n'emploie pas le temps soit accablé par le temps: on est puni par où l'on pêche.

"JE ME SOUVIENS"

Le travail allonge la vie. Voilà qui peut paraître paradoxal. Vivre, en effet, c'est agir, c'est travailler. Plus on est actif, plus on travaille, plus on vit. Refuser de travailler, c'est donc refuser de vivre. C'est vouloir exister, sans plus. Et quelle existence!

Celui qui travaille, au contraire, a du plaisir à vivre, car il a conscience d'être quelqu'un et de faire quelque chose. L'ardeur qu'il met à poursuivre son but, à faire ce qu'il doit, enlève une bonne part de ce que la tâche a de pénible et multiplie le plaisir de l'activité.

Il est sage ce conseil du poète :

"Au travail, sois fidèle, enfant, car Dieu, vois-tu
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la vertu qui rend la hâité douce,
Et la gaîté qui rend charmante la vertu".

Blanche Demers, '29.



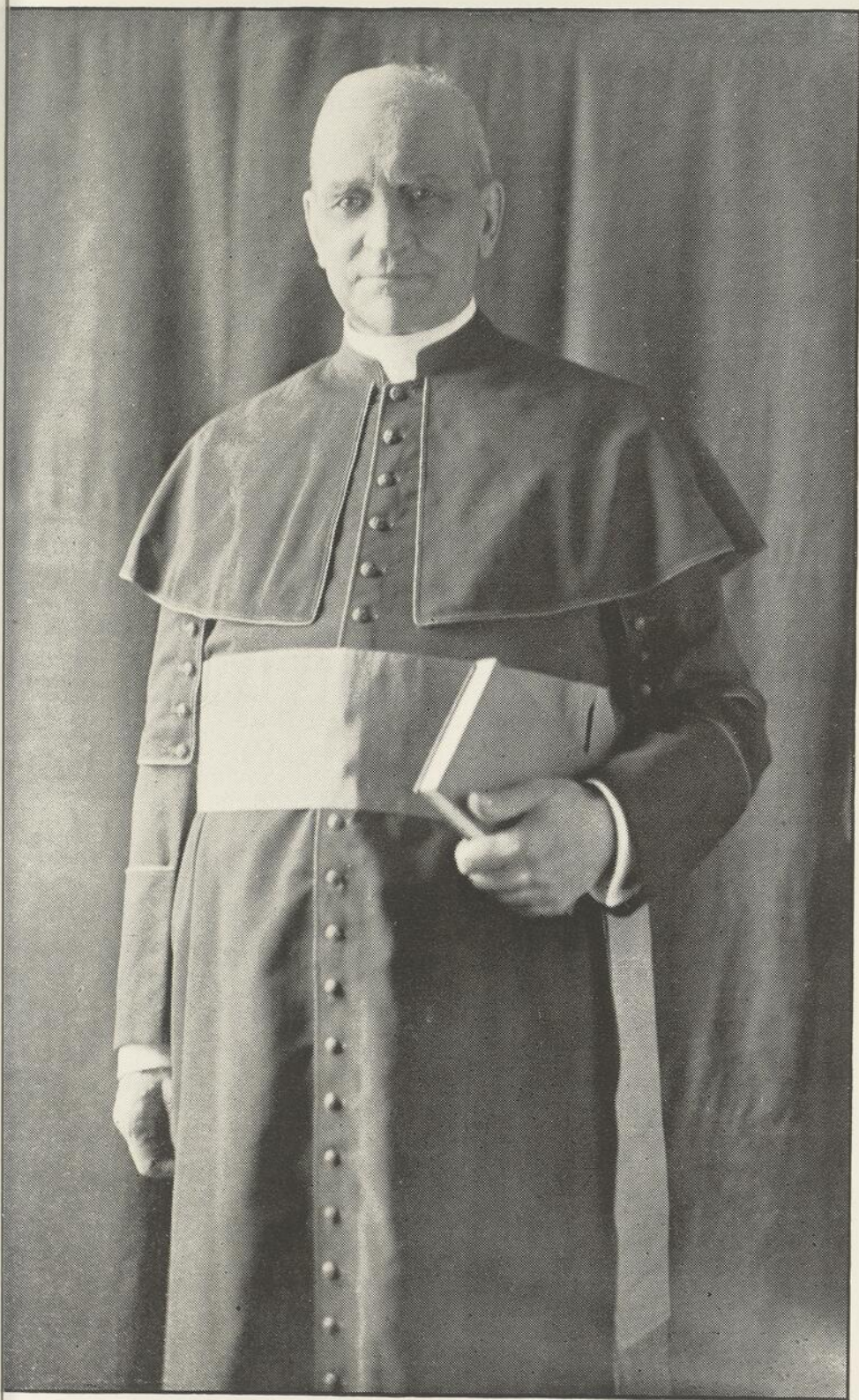
La journée d'un saint



U pays de l'exil, sous la sphère des cieux,
Un véritable saint se révèle à nos yeux.
Il vit tout près de nous, là, dans son presbytère ;
Heureux qui le connaît, ce prêtre octagénéaire !
Aux regards des mortels, il aime à se cacher
Non loin de son église, à l'ombre du clocher.
Et quand vient le matin, il sourit à l'aurore,
Bénissant le Très-Haut du jour qu'il fait éclore.
Sa maison est aussi la maison du bon Dieu :
Pour célébrer sa messe, il lui faut un saint lieu.
Ministre de l'autel, il a son oratoire
Où le Seigneur Jésus, descendant de sa gloire,
Porte la paix, la joie à son bon serviteur,
Et répond à l'appel, au désir de son coeur.
On conçoit aisément que cette âme de prêtre
Se consume d'amour aux pieds de son doux Maître ;
Que le mondain ignore, au sein de ses grandeurs,
Ce que la blanche Hostie a pour lui de saveurs. . . .

.....

L'oraison du matin fait son plus cher délice,
Il consacre son temps à ce saint exercice.
Je sais son coeur de feu, sa volonté de fer :
Il nous faut de ses saints, aujourd'hui plus qu'hier.
On le nomme à bon droit l'ami du sanctuaire :
C'est qu'il ne peut laisser son Jésus solitaire.
Ce noble et beau vieillard fait, plusieurs fois le jour,
A l'Hôte des parvis, ses visites d'amour.
Dans le temple divin et par l'ogive altièrè,
Le soleil entre à flots, nimbe de sa lumière,
Le front auguste et pur du pasteur vénéré,
Du saint que j'entrevois en Monseigneur Dauray.
Et puis, quand vient le soir, au repos il se livre :
Mais pendant son sommeil, l'ange écrit au grand livre
Des mots en lettres d'or, en traits mystérieux,
Et rend à l'Eternel un compte précieux.



Mgr CHARLES DAURAY, P. D.



dit à s
est à p
mure
n'as p
seis o
fums.
eaux
villes
bulat
teurs

mure
un s
sera
sur r
fleu
qui
fleu
l'on
les
pet
not

viè
mè

Le fleuve et le ruisseau



UN heureux petit ruisseau sortait calme et silencieux des flancs d'une colline et venait déverser ses eaux à l'embouchure d'un grand fleuve.

Celui-ci, voulant mettre en relief sa haute importance, dit à son humble compagnon : "Pauvre petit ami, que ton sort est à plaindre ! Rien n'annonce ta présence, à peine un murmure discret trahit-il ton cours. Personne ne te connaît, tu n'as pas même de nom chez les habitants du village ! Tu ne sais que couler, rouler, chanter entre les feuilles et les parfums. Jette un regard sur moi, contemple la majesté de mes eaux qui coulent avec fracas vers l'océan infini. J'arrose des villes superbes, des navires magnifiques—vrais châteaux ambulants—voguent sur mes flots... Tous les regards admirateurs sont tournés vers moi !"

Le petit ruisseau resta très calme, et de son doux murmure, voici ce qu'il répondit : "Si Votre Majesté considérait un seul instant les bienfaits d'un petit ruisseau, peut-être en serait-elle surprise ! Vous êtes le seul qui vous vous apitoyez sur mon sort ; quant à moi, j'en suis content. S'il faut des fleuves, il faut aussi de petits ruisseaux. Ce sont même ceux-ci qui forment ceux-là et leur donnent l'existence. J'arrose les fleurs et les prairies ; je répands sur mes bords la fraîcheur et l'ombrage ; mon onde pure désaltère les passants et abreuve les oiseaux du ciel et les animaux qui paissent dans la plaine.

"Mais je vous prie de croire que je ne serai pas toujours petit ruisseau, ni vous, grand fleuve. Savez-vous quelle est notre future destinée ?"

D'un rire sourd, le fleuve se moqua de notre petit ami.

"Eh bien ! lui dit celui-ci : je porterai mes eaux à la rivière, qui à son tour les portera au grand fleuve qui ira lui-même se perdre dans l'océan. Et alors qui parlera de nous ?

"JE ME SOUVIENS"

qui prendra garde à nous? qui nous connaîtra? Nous serons tous deux également ignorés."

Le fleuve, stupéfait, ne sut que répondre. Et le petit ruisseau, en chantant sa mélancolique chanson, traversa encore une prairie où toutes sortes de charmantes fleurs sauvages se baignaient sur ses rives.

Il importe peu d'être "petit ruisseau" ou "grand fleuve". Ce qui importe pour vous et pour moi, ce n'est pas l'espace que nous occupons dans le monde, ce n'est pas le bruit, mais le bien que nous y faisons.

Estelle Guertin, '30.



Mémoires d'une cloche



NOUS étions deux cloches seulement, mais deux amies, deux soeurs baptisées le même jour. Depuis cent ans, nous partagions le même domaine: un blanc campanile qui dominait un riant vallon de l'Alsace. Notre voix mariait les jeunes couples, chantait les nouveau-nés et pleurait les morts. De notre château aérien, nous étions entendues cinq milles à la ronde, et à notre appel, le peuple accourait à la prière. Le matin, dès l'aurore, nos notes argentines s'éparpillaient sur le petit hameau pour l'inviter à la reconnaissance et à l'amour. Au milieu du jour, nos mélodies adoucissaient la tâche des paysans; et nos harmonies, aux derniers feux du soleil, endormaient le paisible village

.....
C'était un soir de juillet 1870. Les ténèbres enveloppaient la terre; nous venions d'égrener nos litanies d'airain. Tout à coup, des clameurs immenses s'élèvent jusqu'à nous, de pâles lueurs errent sur le seuil des maisonnettes. . . . , des sanglots s'exhalent des chaumières, des hommes s'alignent dans l'ombre, des roulements de tambour et des grondements de canon se font entendre au loin, puis des cris de douleur vont se perdre dans le silence de la nuit

Avant le lever du jour, je sens des bras qui me soulèvent, des mains cruelles, des mains allemandes, me bâillonnent, m'arrachent de mon trône, me garrottent et me précipitent dans une lourde charrette. Je quitte mon hameau pour aller lentement vers la ville où m'attend le martyr. Des visages amis me regardent passer les larmes aux yeux et me soufflent quelques mots consolateurs; peu à peu, je vois disparaître mon vallon, et mon coeur se déchire à la pensée de ne le revoir jamais. . . .

Après un long trajet, j'arrive au lieu de mon supplice.

Là, on me brise en morceaux, puis, comme une maudite, on me jette dans la flamme. Sous le feu, je me tords comme un damné; j'endure des tourments atroces, ma peau se crispe, mes muscles se fondent goutte à goutte. Je me sens mourir..... Bientôt, il ne reste plus de mon pauvre corps qu'un liquide, mais mon âme, âme vibrante que m'a donnée la religion, vit encore.

De cloche, j'étais devenue canon.

Je roule à la frontière, mais, hélas! c'est contre ma patrie que je marche. Cette pensée me révolte; j'hésite, je bégaye, je m'arrête, comme s'il ne pouvait sortir de ma bouche un boulet allemand. De gré ou de force, il faut obéir aux bourreaux. Je tonne, je gronde, mais c'est la rage au coeur, le désespoir dans l'âme. . . . Sous mes pas, je sème le deuil, la terreur, l'épouvante. On me fuit, on me craint. De combat en combat, toujours vaincue au sein même de la plus constante des victoires, je me vois couvert de lauriers détestés, d'une gloire qui ne fait qu'augmenter ma haine, ma fureur. . . .

Enfin, tout s'apaise: la guerre est terminée. Ironie du sort! . . . je suis traîné jusqu'à Berlin et installé avec honneur dans un vaste musée. Ma place est entre deux drapeaux maculés de sang et transpercés de balles, comme moi captifs glorieux.

Exilé sur une terre étrangère, loin de ma patrie, loin de tout ce que j'aime, je pense à mon clocher. . . . Où êtes-vous, mon gai village, mon blanc campanile, ma vieille église, mon frais vallon. Où es-tu, ma chère Alsace? Où es-tu, ma soeur aimée?

Plus de quarante ans ont passé sur ma tête, et toujours je languis et me tais dans ma prison. La rouille m'envahit comme une lèpre, des tâches jaunâtres me recouvrent et me rongent. . . .

Soudain, je me vois entouré de gendarmes: C'est la

"JE ME SOUVIENS"

guerre, l'horrible guerre de 1914. L'Allemagne est debout : tout ce qui est cuivre, bronze, acier, tout ce qui se charge, tonne, crépite, fait feu, lance la mitraille, vomit la mort, est entassé dans de grands charriots et marche vers le Rhin. Je pars, et c'est encore contre les miens que je vais combattre, pareil à ces malheureux qu'un conquérant cruel force de marcher contre leurs frères. Un rayon d'espérance vient cependant illuminer ma tristesse : Si ce devait être ma délivrance !.. A cette pensée, mon coeur palpite de joie, je me sens un courage tout neuf. Je cours, je vole vers la France J'arrive sur les bords de la Marne. La bataille s'engage : les troupes françaises se précipitent impétueuses, acharnées, autour de moi ; c'est une mêlée horrible La garde prussienne est culbutée dans les marais de Saint-Gond, les Allemands fuient en désordre, les projets de Guillaume sont brisés, la France est sauvée ! Je suis pris ! . . .

Un nouveau baptême, un baptême de sang, vient de me marquer des couleurs françaises. On m'enlève, on m'emporte. On m'entraîne à Vimy, à Verdun, au Chemin-des-Dames ; j'assiste à cent batailles On me charge : je ne me contiens plus ; tout le fiel dont mon coeur est rempli, je le déverse en ce moment : je lance la mitraille, je vomis la mort dans les lignes allemandes ; mes journées ne se comptent plus que par des victoires, et chaque assaut me retrouve avec une nouvelle ardeur, un nouvel enthousiasme !

Sonne enfin l'heure du repos. Les boches, resserrés entre un mur et la mort, demandent la paix. C'est le 11 novembre 1918 : l'armistice est conclu. Tout l'univers est en liesse, c'est une joie délirante ! Mêlant ma voix à l'hymne triomphal, je roule gaîment vers le Champ-de-Mars, où, en face de la fière Tour Eiffel, je revis mes nombreux faits d'armes et chante à jamais la gloire de ma patrie.

Je suis libre ! et mon vallon, mon beau vallon d'Alsace est français !!

Gladys Wood, '29

La bonne fourmi



Si j'avais été à la place de la fourmi de la fable, j'aurais accueilli avec bonté et compassion la cigale en détresse.

On ne rebute pas un malheureux, même s'il l'est par sa faute ; on ne se moque pas de lui, on ne lui dit pas d'injures. "N'est-ce pas être innocent que d'être malheureux ?" J'aurais plaint la pauvre infortunée, je lui aurais offert une généreuse hospitalité.

Comme elle était fatiguée, qu'elle grelottait et qu'elle n'avait pas mangé depuis plusieurs jours, je l'aurais fait asseoir dans un bon fauteuil près de l'âtre embrasé ; et pendant qu'elle aurait réchauffé ses membres transis, je lui aurais apprêté un réconfortant repas. Cela fait, et tout en causant avec elle d'une façon aimable, pendant son dîner, je lui aurais préparé des provisions pour passer l'hiver.

Après que ses forces auraient été bien restaurées, je lui aurais adressé quelques conseils sur un ton affectueux : "Vous voilà bien remise, ma chère voisine, lui aurais-je dit ; je suis contente d'avoir pu vous être utile." Et, lui remettant un panier richement garni : "De plus, je vous donne ces aliments qui soutiendront votre vie durant la morte saison. Si vous pouvez me les rendre, vous me les rendrez ; ayez l'intention de le faire : cette intention vous excitera au travail et à la prévoyance. Mais si vous ne le pouvez, ne vous inquiétez pas : je ne vous en aimerai pas moins. Soyons deux bonnes voisines, aidons-nous ; mais pour cela, soyons actives et prévoyantes.

"Je vous connais bien : vous êtes plutôt inexpérimentée que paresseuse. Ou plutôt, vous n'êtes pas paresseuse : vous aimez la musique, vous êtes artiste même, mais votre légèreté vous joue de bien mauvais tours.

“JE ME SOUVIENS”

“Vous allez profiter de la leçon que l’expérience vient de vous donner, et, plus tard, c’est peut-être vous qui me viendrez en aide : ce que vous ferez volontiers, parce que vous avez bon coeur.

“Vous chantiez à tout venant, c’était sans doute pour faire plaisir. Vous chanterez un peu moins et vous travaillerez un peu plus. Au revoir, chère voisine ! Si les provisions que je vous donne ne suffisent pas, vous reviendrez me voir. Il y en aura pour vous tant qu’il y en aura pour moi.

“J’ai moi-même écouté votre chanson plus d’une fois, tout en ramassant ma petite fortune. Ces stridulations m’égayaient et me donnaient du coeur à l’ouvrage.

“Adieu ! Je suis heureuse d’avoir pu vous être agréable et vous rendre service.”

Blanche Dubuc, '29.



Gazouillis marial



'EST mai, voici la gamme
Des refrains les plus beaux ;
Tous les petits oiseaux
Vont chanter Notre-Dame.

Vers la Reine des Anges,
Ils élèvent la voix
En hymnes de leur choix,
Gracieuses louanges.

On entend sur la branche
Des Ave Maria,
Puis des alleluia
Qu'ils chantent le dimanche.

Oui, tous dans leur langage
Lui disent leur amour ,
Gazouillent chaque jour
Un très fidèle hommage.

Gabrielle Dauray, '29.



Histoire d'un grain de blé



PENDANT une récolte de blé, il arriva qu'un petit grain, oublié et laissé sur le champ, échappa par hasard aux oiseaux dévastateurs.

Un soir, le vent s'étant levé, il transporta la céréale, des plaines d'Égypte dans les airs. Après avoir longtemps voyagé, couru, tourbillonné au gré de laquilon, l'exilée arriva sur la mer. Tremblant de peur, le petit grain pria le vent de le ramener au rivage ; mais, plainte inutile : le ravisseur semblait ne pas entendre ses supplications et continuait au-dessus des flots sa course aérienne. Tout-à-coup, ils se trouvèrent vis-à-vis d'un navire ; le vent, dans son insouciance des personnes et des choses, laissa aller le pauvre grain qui tomba sur l'entre-pont du vaisseau. Là se trouvaient deux jeunes océaniens qui n'avaient jamais vu de grain de blé, et par conséquent n'en connaissaient pas la valeur. L'un d'eux, voyant le grain, le dédaigna et passa outre ; son compagnon, plus avisé, ramassa cette poussière apparente qu'il conserva avec soin. Revenu dans son pays natal, il se hâta de planter la précieuse graine, qui leva peu de temps après. Fécondée par le soleil et la pluie, la jeune pousse devient bientôt un bel épis mûr ; et la récolte, grandissant avec les années, rapportait une toujours plus abondante moisson.

C'est ainsi qu'un petit grain introduisit le blé dans un pays qui ignorait les avantages de cette précieuse espèce de graminée.

Oda McClure, '31.

Ma chambrette



PERCHEE au quatrième étage de notre beau couvent, elle se perd parmi les quarante-sept autres alcôves qui se profilent au soleil levant.

Plutôt longue que large, elle est peinte en blanc et bordée de petites tringles légèrement ondulées. Un rideau très uni, rehaussé de bleues arabesques, ferme matin et soir l'entrée de ma cellule.

Un grand lit émaillé occupe sans gêne la moitié de l'espace ; à côté, voici ma table de toilette sur laquelle, au milieu d'un nécessaire de nacre, se dresse le portrait de ma bien-aimée mère. A quelques pas, une chaise bien blanche, et vous êtes à la porte de ma chambrette.

Tout en face, une large fenêtre laisse généreusement passer la lumière du jour, illuminant de gaieté ce délicieux petit coin.

Mais vous aimeriez peut-être connaître les gardiens de ce lieu béni ? — Je confie tous mes chagrins au crucifix d'ivoire suspendu à mon chevet par un étroit ruban bleu. A l'une des murailles, deux petites gravures, représentant, l'une le Sacré-Coeur, l'autre la Sainte-Vierge, m'invitent à la prière et aux pieuses méditations. En regard, quelques chrysanthèmes peints à la main aident à la beauté de ce domaine chéri, que je n'échangerais pas contre une chambre richement parée.

Voilà mon royaume !... C'est là que tous les soirs, depuis septembre jusqu'à juin, après avoir souhaité le bonsoir à ma directrice, et sous le regard de Jésus et de Marie, je m'endors d'un sommeil mérité par une journée bien remplie ; c'est là que je refais mes forces afin de reprendre avec une nouvelle ardeur ma tâche du lendemain.

Géraldine Dupont, '29.

Mon dé

J'AVAIS huit ans. C'était le jour de mon anniversaire de naissance. J'étais très heureuse, car marraine était revenue, la veille, d'un voyage en Europe. J'étais loin de me douter qu'elle m'avait apporté un cadeau, mais comme nous nous asseyions à table pour le dîner, je vis, près de mon assiette, un petit paquet. Vite, je l'ouvre, et quelle surprise!.... "Oh! marraine, m'écriai-je, vous me gâtez! Un dé d'or comme celui de maman! c'était tout mon rêve!" Je lui saute au cou et l'étreins d'une chaude caresse. Puis, le dé remis dans son écrin de velours bleu, passe de main en main et me revient chargé de compliments.

A quelque temps de là, une famille vint habiter la maison attenante à la nôtre. Après m'être liée d'amitié avec la fillette de notre nouvelle voisine, je lui montrai mon dé, qu'elle trouva fort joli.

Une après-midi, maman sortit pour quelques heures et m'amena avec elle. De retour, je me souviens que, pour la première fois, j'avais oublié de serrer mon dé. Vite, je cours dans ma chambre et je vois sur ma table de travail mon panier à ouvrage. Tout y était: ciseaux, aiguilles, perçoir, fils de toutes sortes; tout, excepté mon dé. Je pousse une exclamation pleine d'angoisse: "Mon dé, mon joli dé d'or! on me l'a pris..." —Et qui donc l'aurait pris, dit maman qui venait d'entrer dans ma chambre. Tu as quitté brusquement ton ouvrage, et ton dé, posé sur la table, aura roulé. Regarde sur le parquet."

Je cherche partout, mais en vain. "Oh! mon cher dé, mon cher dé en or! Quelle perte! Tu vois bien, maman, que quelqu'un l'a pris." Alors, je me rappelai que ma petite amie avait laissé ma chambre après moi, et j'eus cette vilaine pensée: C'est Bernadette qui l'a, c'est elle la voleuse."

Le lendemain après-midi, Bernadette vint me voir et je me montrai très froide à son égard. Toute déconcertée, elle fit très courte sa visite. Quelque temps après, elle sut la cause de ma froideur. Pauvre Bernadette, elle en eut beaucoup de chagrin, mais moi, sans pitié, je refusais de la revoir.

Les jours se passèrent....

Dans notre jardin, il y avait un châtaignier que papa venait de faire abattre. J'allais voir l'arbre renversé lorsque j'aperçois, au milieu des branches, un charmant nid d'oiseaux que papa retire et me donne. Je l'examinais curieusement quand il en tomba quelque chose, et me baissant vivement pour le ramasser, je pousse un cri de stupeur : “Mon dé, mon beau dé en or!” Vite j'appelle maman et lui demande comment cela avait pu arriver. “Très simplement, me dit ma mère, la journée où nous sommes sorties, tu as laissé ton dé sur la table, et une des pies du châtaignier, l'ayant vu briller au soleil, s'en est emparée et l'a porté dans son nid.... Mais, qu'as-tu donc, pourquoi pleures-tu? —Oh! maman, j'ai accusé Bernadette de l'avoir pris, et comment faire maintenant?.... —Va l'embrasser et raconte-lui ce qui est arrivé”, me répondit-elle tendrement.

Je cours chez ma petite amie et, l'entourant de mes bras, je lui dis : “Bernadette, mon dé est retrouvé. C'était une pie.... Bernadette, ma bonne Bernadette, j'ai été méchante.... Pardonne-moi.”

Pour toute réponse, Bernadette m'embrassa affectueusement, et moi, je promis sur ma conscience de ne plus jamais juger personne.

Depuis lors, aucun nuage n'est venu assombrir notre amitié.

J'ai encore mon dé et il brille comme au jour où marraine me le donna. Seulement, aujourd'hui, si je laisse mon ouvrage sur la table, je n'oublie pas de serrer mon dé.

Jeannette Lebeau, '29.

La fleur et le nuage



DANS un magnifique jardin de myosotis, de muguet, de jacinthes et de mille fleurettes aux couleurs variées, s'épanouissait, sur un petit buisson, une rose resplendissante de beauté.

C'était réjouissance parfaite dans cette floraison d'éclat et de fraîcheur, certainement la plus belle de la nature. A peine venait-elle d'éclore que les délicats papillons, aux ailes ornées de couleurs vives, effleuraient ses frêles pétales pour en aspirer le délicieux parfum ; et les oiseaux, charmés par sa brillante parure, ne cessaient de lui chanter leurs romances d'amour.

Caressée par la brise légère, la gracieuse fleur se berçait sur sa tige flexible, perlée des larmes de l'aurore étincelantes au soleil du matin. Comme elle était heureuse dans ce berceau où tout respirait gaîté et bonheur ! Au milieu de toutes ces richesses de la nature, telle une reine entourée de sa cour, elle portait son diadème avec grande majesté.

Mais les gloires de ce monde sont éphémères : celle de notre petite fleur ne devait pas être éternelle. L'implacable azur de juillet s'étendit sur les plaines et les jardins, le nuage cessa de baigner la terre de sa pluie rafraîchissante, et vint un jour où la rosée même lui refusa ses gouttelettes. Hélas ! plus rien pour étancher sa soif ! En peu de temps, ses couleurs se flétrirent... Plus d'admirateurs ! Sa solitude était complète. Même les petits oiseaux étaient devenus silencieux, et la pauvre petite, ne pouvant plus entr'ouvrir son calice aux papillons, ceux-ci, à leur tour, s'éloignèrent. Elle fut la dernière à survivre à ses soeurs, les fleurettes. Désolée, elle songeait aux jours heureux, déjà bien loin dans le passé, et qui n'étaient plus que des souvenirs !... "Ah ! quel malheur de n'être pas une créature humaine, se disait-elle ; je pourrais au moins verser des larmes où s'abreuverait ma soif !"

Dans sa mélancolique détresse, elle tourne ses regards vers le ciel. Oh bonheur! Un nuage épais plane dans l'espace. Elle lève avec effort sa tête suppliante: "Grande nuée, laisse tomber sur la terre un peu de ton eau bienfaisante, car je me meurs!" Mais le nuage s'éloigne, murmurant avec une indifférence cruelle: "Je ne puis m'attarder ici, le temps me presse; j'ai le champs libre devant moi, il faut que je me hâte: c'est si bon courir sans obstacle, je reviendrai demain, petite fleur." Et le nuage s'enfuit, entraîné par le vent dans sa course joyeuse et vagabonde, tandis que la petite fleur répète: "Une goutte d'eau, une seule goutte d'eau, bon nuage, cela t'est si facile, et tu peux me faire cette aumône sans te retarder en chemin." Le nuage ne répond pas: il vole, vole encore.

Mais il avait promis: il revint le lendemain avec le vent contraire. Il se souvint de la fleurette: "Petite fleur, où es-tu? Voici que je veux tenir ma promesse; j'ai pensé à toi dans ma joyeuse fête d'hier." La petite fleur ne répondit pas. Elle était morte, faute de la goutte d'eau salutaire qu'en vain elle avait sollicitée. Le nuage vit la tige d'où pendait les pétales desséchés et quelques feuilles languissantes qui semblaient murmurer encore: "Une goutte d'eau, par pitié, une goutte d'eau!" Le nuage eut du regret. Il pleura sur la fleur. Regret tardif, larmes impuissantes. Il fallait secourir à temps la pauvre solliciteuse.

N'imitons pas la nuée insensible: soyons charitables et bienfaisantes; laissons-nous toucher par la pitié et faisons le bien chaque fois que l'occasion s'en présente. Attardons-nous pour secourir les misères qui se trouvent sur notre route; mais surtout, n'attendons pas au lendemain, car la vraie charité est empressée, elle devance l'appel; c'est là une grande part de sa beauté et de son prix. Son oreille devine l'accent de la souffrance et sa main porte vite le secours efficace. "Elle court au malheur comme l'eau à la mer". *Gabrielle Dauray, '29.*

ris
ce.
sse
me
lif.
ne
me
in,
ns
é-
e,
te
le

it
-
s
e
i
t



Lincoln the Orator



HAD Lincoln been everything else that he was and lacked his oratorical powers, he would never have been President of the United States. Lincoln was a great orator; but his success lay not in beauty of speech, it lay in his power to make fair and clear statements, in his ability to strip a subject of its incidents and to display it in its fundamental attributes. He so impressed his auditors that, after his speeches, they remained silent with emotion, reflecting upon the great and sublime meaning of his words.

All this success was achieved after many years of practice during which he made many speeches before reaching very near to perfection. We say that Lincoln was born with the tendency to make public speeches. Even when he was but a mere lad he found pleasure in mimicking the preachers upon returning from religious services. When he was old enough to work on his father's farm, very often, he would stop in the midst of his work to make speeches. The other boys thought he was very smart and they too dropped their hoes and listened. But they much more appreciated those speeches than did Thomas Lincoln, whose corn needed hoeing. When Abraham grew older, he would wander to nearby cities to hear lawyers addressing juries. He was storing up for later years, and by the time he was of age, he had some local reputation as a public speaker. While yet a young lawyer, he made a few well prepared speeches in Springfield which were received with enthusiasm and proved his natural talent for argumentation. Though none of his early speeches were very memorable, yet, they may be considered of some value because they were a preparation for something better.

The first of his speeches which received some consideration was his "house-divided-against-itself" speech which he

delivered while in Congress. It is so called because the first paragraph contained the above words. In the speech, Lincoln tried to convince the people that a house divided against itself can not stand, and that the country which was actually divided could not last long unless something of importance happened to change the course of events. This speech is important because it contained the kernel of the issue which he was to contest in the succeeding months with Stephen A. Douglas. His points came from a reliable source. They were modeled upon the opening paragraph of Webster's reply to Hayne. Let us mention here those famous sentences which Douglas committed to memory and quoted in all his speeches throughout the campaign:

"A house divided against itself can not stand."

"I believe this government can not endure permanently, half slave and half free."

"I do not expect the Union to be dissolved — I don't expect the house to fall — but I do expect it will cease to be divided."

During the debates which lasted from August 27th, 1858 to October 15th, 1858, Lincoln made seven speeches. No matter what argument Douglas brought up, Lincoln always had an answer. In one of the debates, Lincoln proposed a question which cost Douglas the Presidency in 1860. "Can the people of a territory", asked Lincoln, "exclude slavery before the formation of a State Constitution?" If Douglas answered "yes", he pleased Illinois but offended the South. If his reply were "no", he offended Illinois (and the North) and pleased the South. He replied that the people of a territory could keep slavery out by enacting laws "unfriendly" to it or by not passing laws to protect it. The South would have nothing more to do with him after such an answer. In most of

"JE ME SOUVIENS"

his speeches, Lincoln advocated the abolition of slavery so well that the people began to realize that Abraham Lincoln was really a great man and a man of the people; one who could certainly do very much towards giving liberty to the slaves and ensure peace and union were he placed in as high an office as that of President.

The election took place in November 1860 and Lincoln was inaugurated March 4th, 1861. His first Inaugural Address was delivered on that day. Lincoln did not like war and when he saw it was necessary to speak firmly, he felt uneasy. When he stepped on the platform that day, he was pale and nervous. Nevertheless, his address was conciliatory, patient and persuasive. It was particularly addressed to the South and especially to the States which had already withdrawn from the Union. He emphasized the question of secession, trying to make the South understand that no State had a right to secede and that the Constitution of the United States stated that "the Union of States is perpetual." His clear and emphatic declaration left no doubt as to the opinions he held. This address excited less discussion in the South than had been expected. The people seemed to be impressed by what he said and saw that he really meant it all.

The Gettysburg Address is considered his best oratorical work. Short as it is, when studied attentively, it is found to contain all the essential parts of a good discourse, namely: an exordium of five short and clear sentences, introducing the theme of his speech, an argumentation of four sentences with a climax in the last of them and a peroration of one long sentence. In this address, Lincoln praised the bravery and valor of the soldiers who fought during the war to help make our nation free from all slavery and "give it a new birth of freedom, so that the Government of the people, for the people, by the people, should not perish from the earth." These words

"JE ME SOUVIENS"

and those throughout the address were so touching and reverential and meant so much that this oration has by far surpassed many longer ones.

His Second Inaugural Address was delivered March 4th, 1865. Considering its value as an oration, it ranks second after the Gettysburg Address; but as to nobility it is the greatest of Lincoln's addresses. It showed Lincoln's intellectual power and moral purpose in their highest degree. No other address ever breathed such a religious tone. He told the people that he left the situation in God's hands and continued: "The judgments of the Lord are true and righteous altogether." In this he showed his great spiritual power. We cannot help liking Lincoln when we see him so noble and spiritual. His audience always felt touched and impressed by the nobility and grandeur of his heart.

It is not without reason that Lincoln is termed a great orator for after reading and studying these documents, or rather addresses, we, who live so many years' distance from the age that felt the throbs of his great man-loving heart, see how he was, like all true great men, simple, persuasive and convincing.

Jeannette Brindamour, '28.



When the Woodland Calls



WHEN the long sunny days usher in June with its train of birds and flowers, I hear the call of the wild. The monotonous duties of daily life appear so absurd and unendurable that I determine sooner or later to revolt. All of a sudden I find myself at a railway station asking information about the next train.

I was breathing in the morning's fresh air once, in a spell of that kind when, fortunately, I received an invitation from one of my friends to spend a week with her in the White Mountains.

Have you ever experienced the delightful sensation of escaping from the closeness of a great city and felt comfortably seated in a Pullman, and carried along with speed through fertile hills and dales? If you have not I advise you to try it — You lose your worries and duties with the speed of the engine and you are soon brought to the quiet heart of nature. Here and there, a cluster of villages, a little farther away in the distance rich orchards and large farms, and at the horizon gray church steeples.

The peasants working in the fields rest for a few minutes to watch the train go by. How earnestly they cast their eyes on us, the pale faces from the city — They have a complexion worthy of envy and their minds are at rest. What more could a girl wish for? But, after long months of continuous study I notice that my cheeks are a trifle pale and my stooping shoulders need a little exercise in the open air.

But on went the train that day and, on either side, the track was lined with beds of fresh flowers and feathery grass running for miles and miles, unbroken but for the worn out paths that lead to the railway stations.

"JE ME SOUVIENS"

We entered a secluded spot mid valleys and hills. Then swiftly we ran across the towns and reached our destination at 2 P. M. A red brick cabin was our summer house. The upper balcony overlooked a silver lake whose waters were almost artificially white and brilliant under the rays of the setting sun. All along the watercourse were wild flowers of blue and purple. In the tall grass, blossoms of snow-white and pale pink with just a tinge of violet and blue touched with lilac. The sunshine was still high when we arrived and its warmth had penetrated the sod. The songs of the birds in this woodland were sweeter than music to me. A large number of those feathered friends had returned to their old haunts and were busy building their nests.

Every day for a week we spent an hour canoeing on the clear water and afterwards played a game of tennis on the lawn. When the cool night assembled us around the fireplace we were soon overcome by sleep.

Perfectly rested and refreshed I returned home happy and contented after these wonderful days in the open air.

Blanche Demers, '29.



Count Ten



HERE are certain moments in everyday life when everything that happens makes one ill-humored and impatient. The least opposition upsets us and arouses our temper to such a point that we find it very difficult to hold our tongue, to keep our impressions and feelings to ourselves.

Certain persons are more impulsive than others, and in their case temptation is stronger. Indeed, what harm has not been caused by a quick and hasty temper? An angry word has often set a barrier between friends and shattered happy homes and families.

To overcome this passion we must realize the importance of the command: "Hold your tongue!" so often used in common parlance. It means that when we are annoyed by anything, we must restrain the impulse and measure the utterances to the standard of Christian charity. But, will you say, when cutting words simply burn on your lips, oh what a temptation! How can one suppress the self-satisfying words which would so quickly fly? These occurrences are very frequent in boarding school life, and I myself met with one not so long ago.

The bell had rung for recreation. We threw into our desks, pencils, pens, books, etc., and hurried out of the study hall, and made for the stairs. The snow had fallen steadily the whole day before; a bitter cold weather had hardened it into a smooth shining sheet down the steep hill beyond the Convent. Hurrying down the stairs, we could see, from the windows at each landing, crowds of children there, coasting down; and as they fell one over the other, shouts and yells rose higher.

We had often envied them and wished we were of the

number, and today, by special privilege, we were to join them and take part in the merry-making. Oh, what fun it would be to bundle up warmly and spend the forenoon coasting and playing in the snow. It had been the subject of the conversation the whole day before. We would build snow forts and attach many sleds together to make double runners, and such pleasure as we anticipated.

We flung open the doors of the dressing rooms, and put on our jackets, toques and scarfs; then a mad rush for the overshoes. There was already a crowd of girls out with the coasters, and when I got to the closet my cupboard-hole was empty. I searched high and low but found nothing but a pair of rubbers about twice the size I wear. I did not lose heart so easily, the prospective good time fired me with new strength.

I started on a hunt, but after five minutes ransacking of every closet in the room, I got mad and ran out and told my directress of my trouble. You can imagine my amazement when she answered me coolly: "I'm sorry; but you'll have to find them or stay in."

"Find them or stay in!" I repeated to myself as I stood there in a sort of daze watching the girls getting their sleds ready. Suddenly the thought struck me that if I didn't move I wouldn't get there.

I marched back to the recreation room in no pleasant mood. I flung open every single closet, grabbed everything left there: coats, hats, sweaters, scarfs and threw them across the floor. Then I dropped down amidst all this confusion and began thinking: "It may be that so and so has them on, — she wears any size—"

By this time I was boiling over with anger. The door opened and a whole row of white teeth gleamed, and I heard a shrill "Gladys!" ring through the hall. I rushed out to the laughing girl in the doorway. "Oh Gladys, I'm so sorry. I'm

the one who took them by mistake and I beg your pardon." According to me she didn't look very sorry. I felt like springing upon her and digging my fists into her eyes. As I watched her shaking the snow from her skirt my anger expanded until I found it very difficult to control my temper.

What hard words rose to my lips, what a relief it would have been to give vent to my feelings! How mean she had been to deprive me of my good time. I wonder how she would have felt in my place.

I was just on the point of giving her a piece of my mind, when I recalled the resolution I had taken that morning at Mass to count ten deliberately before saying anything disagreeable to anyone.

One, two, three, four, five, six — No thought — seven, eight, nine, ten. — She's mean! — One, two, three, four, five, — No! You're mean, Gladys Wood, to wish to say such things — six, seven, eight, nine — Surely this girl didn't do it on purpose — ten — See how sorry she is. One, two, three, four, five, six, — If you let anything escape your lips in this moment of anger, you'll no sooner have uttered the words than you'll be sorry — seven, eight, nine, ten, — You'll be obliged to apologize, then won't that be humiliating and painful?

"Never mind, Gertrude," I said. "You didn't mean it." I took my overshoes from her hands, and slipped them on. She got her own, and hand in hand we ran out to meet the others to make up for all the fun I had missed. It was surely a grand and 'glorious feelin' to know that I had gained a victory over my temper.

Since then I have met with many other occasions of the kind, but each time I have found it easier to resist the temptation by counting ten. Therefore I say to you:

"Count ten!"

Gladys Wood, '29.

Spring Bonnets



SPRING! What beautiful thoughts that word suggests, what beautiful dreams! It is the season of budding trees and daffodils and green grass and singing birds. Spring means for some of us, long, lovely afternoons spent in a vast and cool woodland; for others, it means nice, quiet walks in a budding garden. But for many miladies, Spring means a new bonnet.

For how many days and even weeks, do some maidens contemplate the future Easter bonnet, picturing in day dreams the color, the trimming, the make. For some the purchase of a spring bonnet is not a small matter, indeed not; for a new hat is a necessity in keeping with everything that surrounds us at this time of the year—as pretty and as new as possible, for Nature is now at its best. I know of some who go window shopping, day after day, to select a hat to suit their fancy and come back at night exhausted and disgusted: “Oh! we can’t get anything suitable in these stores!” One is so hard to please in the springtime.

What will the prevailing color be? This year it is red. Red hats will be in display in every milliner’s “Shoppe” window. Red hats will be seen in Church, red hats on the street, red hats everywhere. One gets a desire to paint the town red.

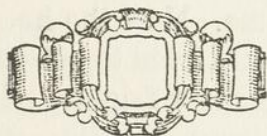
Another thing, and probably the most important, is the style or make of the contemplated “creation”. Shall this year’s hat be small, medium or large? shall it have a brim or not? That is the question very much in discussion during the very cold days of dreary Winter. If the prevailing styles demand brimless hats, you will not see a large one for miles around you—and all’s well — but, if the style demands large bonnets called “picture hats” there will be so many of them that street cars will need alterations to accommodate the

"JE ME SOUVIENS"

ladies with these portable tents. But large hats have good points. They prevent the sun from tanning your face too early in the Season; it is also a kind of "not at home" when we meet anyone whose look we do not wish to return. It is so easy to bend your head a little too much to one side and obstruct the view.

The only fault I find with them is that they are sometimes a source of eye-strain, especially when the wearers insist on walking in late for Church services and carrying their bonnets triumphantly to the very front pews, while I sit midway between attention and distraction. But I must confess that I love these Spring bonnets although they do upset all my good resolutions, and I am thankful for the pleasure they afford the wearer and the looker-on, for the planning they entail and their faithfulness in returning year after year with Easter and the bunnies.

Jeanne Weber, '28.



I WENT to bed with a terrible headache and a heavy cold. It had been drizzling all day and now a strong west wind rattled every window pane in our large dormitory. After taking a dose of cough syrup, and rubbing my forehead with menthol, I settled into my comfortable and warm bed. I rested quietly a long time listening to the angry howl of the wind.

In the distance the fire-bell rang, one, two, three, — One, two, three, four.—One, two. 342—why that alarm is for the Convent of Jesus and Mary. The clanging of the bells and the rumbling of engines was now growing quite clear, coming nearer and nearer. A sharp turn at the corner of Park Avenue and they were at the door. A ladder was set up against the Convent walls somewhere under the windows of the second story. One of the firemen had an ax in his hand, I am sure of this for I could hear him chopping down a beam, somewhere quite near me. “Here, Bill”, said one, “hand me over the hose.”

“I won’t move until they come for me,” thought I, as I cuddled up and forgot to worry. “They don’t need my services anyhow, and I’m too sleepy to get up.”

But the flames rose higher and higher and were gradually coming toward me. Now the heat was intense and the smoke, heavy and thick. I tried to get out of bed to escape but I could not walk from sheer fright.... I could hardly breathe

I decided to lie down and die, — when a sharp alarm rung by one of the firemen found me half-smothered under the bed clothes. Our directress was ringing the dormitory bell with more than ordinary zeal, and the other Sisters were shutting the windows with a bang. It was six o’clock, I never spent such a short night before. Did this ever happen to you?

Wilda Hamel, '29.

Once Upon a Time



ARETH was polishing the silver, under the supervision of jealous Sir Kay, when suddenly a knock was heard. He hastened to open the door and ushered in a messenger.

"News for Gareth, the Knave," said the herald with a smile, little knowing what good news he was indeed bringing him. He, too, was accustomed to Sir Kay's nicknames and had often laughed heartily over the latter's coarse jokes.

Gareth tore open the envelope excitedly and read: "Dear son, I send thee arms and loose thee from thy vows." His eyes beamed with delight. "Now I can become one of Arthur's Knights," said he to himself. "I will no longer be under Kay's rule, he will no longer hurry and harry me. Now my comrades of the hearth will draw in water and cut wood without Gareth, the Knave."

On leaving home, he had resolved to swoop down upon all things base and dash them dead. Now he foresaw a brilliant future, filled with achievements and ensuing fame.

Gareth hastened to see the King and told him all.

"I have staggered thy strong Gawain in a tilt
For pastime; yea, he said it: joust can I
Make me thy knight—in secret! Let my name
Be hidden and give me the first quest. I
Spring like flame from ashes."

"My knights are sworn to severe vows," said Arthur, looking him in the eye. "Are you well disposed to hardiness, gentleness, and utter obedience, Gareth?"

"Yes, my King, I have long craved to accomplish great deeds, and by your power can be crowned," answered the

youth. This Arthur granted with pleasure and resolved to give him the first quest, for he looked upon Gareth as a promising young man.

About this time, a young damsel named Lynette came to Arthur's court to beg for the services of Lancelot, the bravest knight in King Arthur's court, to deliver her sister, a prisoner in Castle Perilous, guarded by four monsters: Morning-Star, Noon-Star, Evening-Star, and Death. The latter, the most terrible one of all, wished to marry Lady Lyonors. She hated him and refused to marry such a beast. Consequently, he kept her locked up in a dark tower where she lived alone.

Arthur gave the quest to Gareth. He grasped this first opportunity with delight and went on his dangerous exploit.

The moon had set when all the preparations for the journey were accomplished, the evening air was warm and filled with the perfume of wild flowers, the stars showed but thinly through the summer haze. Night wore on too slowly for Gareth's desires.

At dawn, the following day, when the heated air quivered over Camelot, Gareth stood talking to King Arthur and the people, coming from all over the city on their way to the fields glanced with quick eye and noted his joy. The brave knight was provided with a horse, a helmet and a shield; all of which were most necessary to combat such powerful monsters as he had promised to overtake.

Meanwhile, Lynette stood in the rear, sneering at the knight she considered no more than a kitchen-knave. She came forward dressed in white and haughty in her dignity. After many cheers from the Knights of the Round Table, Gareth and the damsel started off. "Lead and I follow", was his request.

It was not long before they reached the shore of one of

the three loops, where arose over the bridge a silk pavilion decorated with gold bands extending from the ground to the purple dome, with a blue banner fluttering in the breeze. Not far from there sat Sir Morning Star with his attendants. They were three handsome, bare-footed girls, dressed in pink dresses. Their hair, covered with dewdrops, floated down their back.

On seeing Gareth, the servants approached their master, armed him with a blue coat-of-arms and gave him a shield. Sir Morning-Star looked up at Gareth with a jeer and said: "So you're the kitchen-knave sent here in scorn of me? Leave your Lady, foolish knave, and come over to be overthrown by me." In an instant, Gareth was upon him and the brute rolled down the bridge. Morning Star's best days were over and he rested forever at the bottom of the river. There, fish glided to and fro in the depths, water-weeds grew along the shore, trees and hills saw their reflected images in the waves. In the same river was overthrown Noon-Star a few days later.

The sun was shining brightly the next day when Gareth and Lynette on horseback, trotting upon the sandy roads, suddenly came in sight of Sir Evening-Star.

From a russet-colored pavilion came a damsel who armed him in old arms, gave him a half-tarnished shield and retired — Gareth and Evening Star madly hurled against each other on the bridge. Gareth panted hard, for Evening-Star's skin was tough. But one more effort would suffice; — he grasped him with a firm hand and threw him headlong over the bridge. "Brave knight! Another victory!" cried Lynette. "I lead no longer, noble knight, but ride along my side." She acknowledged his nobility and felt ashamed of her meanness.

The sun rose to its meridian and the horses still trotted when toward mid-afternoon a noise was heard. Who could

be coming through those woods at this time of the day?

A knight was advancing toward them. It was Lancelot who had got lost in the forest. Gareth greeted him and bade him join them in the journey. They started off together, very cheerful over the prospects of victory. After a few hours' ride, they had reached Castle Perilous. Over it floated a huge black pavilion beside which stood a long black horn. Gareth grasped it and blew it with all the strength of his lungs. At this sound, Lady Lyonors appeared at the window with her maids and waved her white hand to her liberator. Suddenly Death came forth. He wore a helmet with a skull and bones and the figure of a skeleton on his arms to show that if any one slew the other three, they would here meet with defeat. The dragon appeared in black arms without uttering a word. Gareth, not at all terrified, advanced toward him. He cast the beast to the ground—

Death, frightened by the shock, took off his helmet and there issued the bright face of a blooming boy, fresh as a rose and crying: "Knight, please do not slay me; I am here by the force of my three elder brothers. They never dreamed that the three passes could be overcome and therefore placed me here." Lady Lyonors who had witnessed the defeat came out with her servants and made merry over Death.

Death is welcomed by those who have in youth conquered their evil inclinations; it is the beginning of endless happiness. Gareth and Lynette were happy forever after.

Lucie St. Pierre, '29



Evening at Sea



HE red sun sank beyond the calm sea. I relaxed in my easy chair and gazed upon the rising waves. The deck was almost deserted; only a few chairs were occupied and their occupants seemed asleep. Silence reigned, a silence as deep as death.

One by one the stars came out, twinkling uncertainly at first, and then as night deepened their moving light reflected on the deep danced with the moonbeams on the rippled waves.

All around me an immensity of water and skies. Our ship glided silently and shadowlike on the languid surge, swiftly and gallantly.

At sea, one's sense of solitude is intense; and to one who is fond of musing, a sea voyage is full of subjects for meditation. How delightful it is to gaze upon moving clouds on starry nights, to watch the undulating waves roll gently away, to breathe the exhilarating sea breeze.

In this perfect stillness, tranquilly rocked like a tired infant, thoughts came to me that can never be expressed in words. I felt how powerless would be the efforts of human strength to cope with the rage of the deep. The wide expanse that had seemed so exhilarating, now terrified me. I pictured the angry waves heaving up in mad rush, lashing our ship and bringing it to destruction. It is well to pray in such moments. The thought of the ever-watchful Master quieted me. He commands the winds and waves with goodness and wisdom. His creatures contend with the elements, but He gives them the victory.

And once more the vast and mighty sea brought my thoughts nearer to the Almighty who, in loving kindness, allows his creatures separated by such a wide expanse of water

"JE ME SOUVIENS"

to communicate with one another guided by His divine hand.

The sea is to me really a picture of life. Sometimes calm, more often rough; but always guided by the Great Captain watching at the helm. Then why should I fear? No — I shall never fear the roughness of life. The Lord who now looks down from his shining throne will never lose sight of me, of this little atom sailing on this vast sea of life.

Gertrude Monty, '28.



Woonsocket

IT is in the early fall when the green foliage mellows into gold and hectic red. The last rays of the sun have spread a background of crimson above the colorful hills, evening is lowering and Woonsocket is already wrapt in twilight. From my easy chair on the roof-garden, I can see the whole city, a valley enclosed in a circle of hills. To the west, large buildings, stores bordering the main roads and nearer to me the solid tower of the granite Court House. Before me and beyond the hills, rows of modest homesteads nestling close together, numerous and comfortable looking.

This little Quebec transplanted in America is inhabited mostly by French-Canadians who find a livelihood in the many mills that dot the banks of the Blackstone River. This river furnishes water power to the mills whose bright lights shining through the windows at night reflect long streaks of liquid blue across the running stream.

The church belfries arise in the distance and close to me is that of the Precious Blood Church, while still closer is the turret of the "Château Dauray" as it rises skyward slightly worn out by rain and snow. I see farther away the roof of the Junior High School: a substantial red brick building to the left of which stretch out in a line the numerous mills with towering chimneys.

On the hill, to the East, is the Mt. St. Charles' nestling against a forest of oaks. From the belfry so close to me comes the ringing of church bells. It is the hour of prayer and as the shadows of the velvet mantle of night are falling on the valley people, come to thank God for the day's blessings and close the day with prayer, and I too shall now repair to the chapel and thank God for this delightful whiff of fresh air on a city roof.

Géraldine Dupont, '29.

Twilight

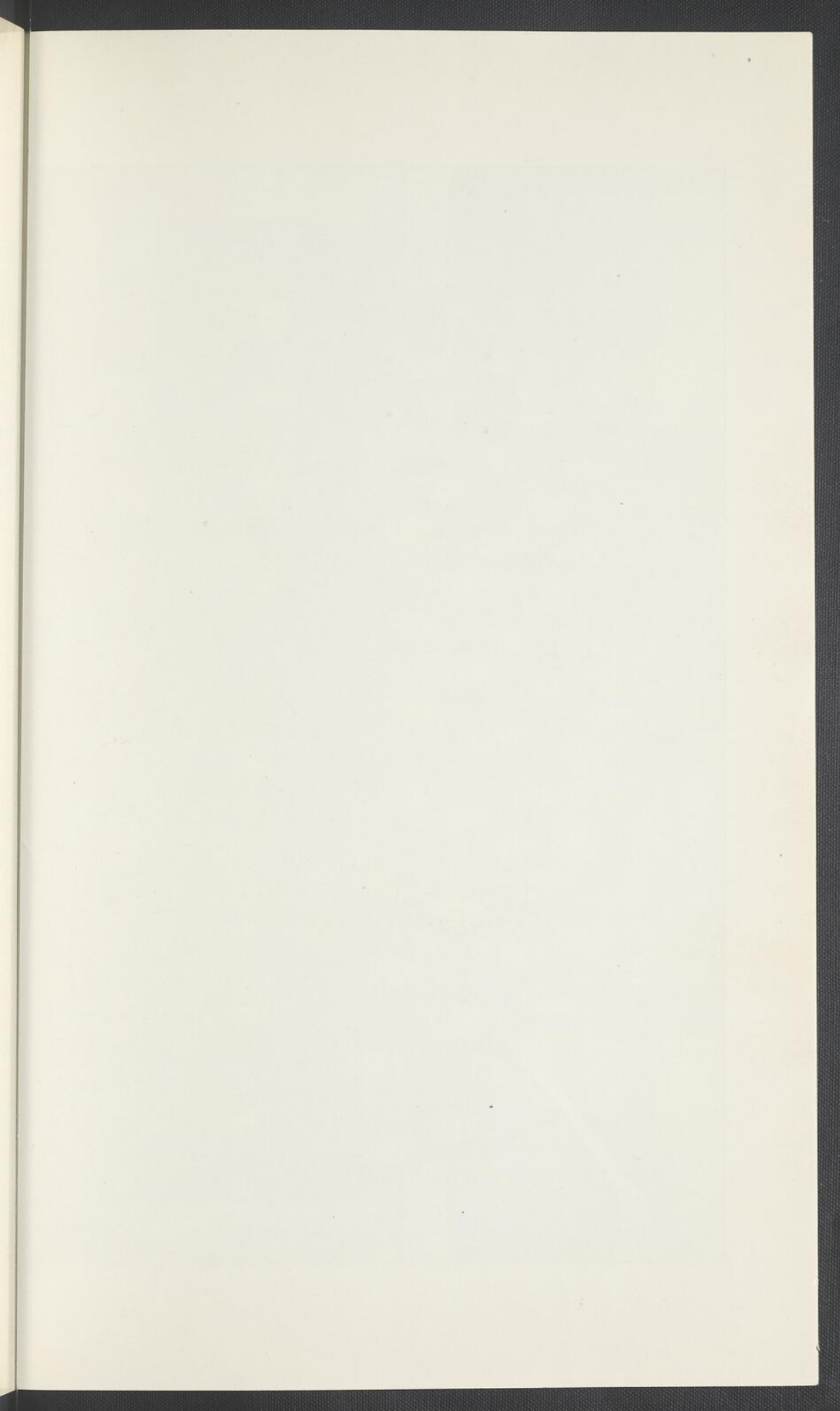


HEN day is o'er, and birds are still,
And silence grows o'er plain and hill,
The setting sun's last golden ray
With saffron tints the peaceful bay.

And quiet gleams of silv'ry moon
In magic sleep enshroud the dune,
When night hastes on the heels of day,
And brightly shines the Milky Way.

Gertrude Monty, '28.







from
when
His
me
Cal
des
are
for
for
gov
tell
to
her
the
far
sen
con
me
for

A Change of Mind



R. Jonas slowly made his way through the streets of his native city, stopping at every sign "TO LET", "TENEMENT TO LET"; but none of these advertisements made a favorable impression on him. He was now in front of a newspaper stand, so he purchased a daily journal, went to a nearby park and looked over the column "TO LET". His eyes rested upon the following:

375 Henry St.,
3-room apartment.
All modern conveniences.
Apply at Goldsteins'.

"Just the thing", said Jonas to himself; and the next moment he had rented the house.

Jonas had just inherited a fortune from his rich uncle in California, and his sudden rise had burdened him with the desire to go in quest of a bride. He could not easily offer her a room in the numerous bachelor's clubs he frequented, therefore he must rent an apartment.

When Jonas started to furnish his new abode, he soon found out that modern conveniences did not always mean conveniences in the true sense of the word. True, he had a telephone, but his friends never called him up. He had a bell to call the attention of the servants, but these managed not to hear it. He had an automatic piano, but he detested music. All these conveniences were quite expensive and quite useless as far as he was concerned. They did not evidently give the satisfaction he expected of them. He purchased tables, rugs, curtains and chairs. All of the best that could be had on the market. One would think he was comfortably settling down for life: and still he was discontented.

When everything was ready he left his little two-by-four in the bachelor's quarters. Pêle-mêle in the trunks went shoes, suits, collars, ties, new rubbers he had bought the year before and had always forgotten to wear, cigars, cigarettes, safety matches, stockings, collar buttons. Many a lost object came to light on that day. While his trunks were being taken down by the express-man, Jonas surveyed the room. Yes, he had everything but the dust, and as this can not be brought along, he will now leave the room of his dreams, where he has spent many a happy hour in contented inaction. He had been happy and carefree. There had been no one to awake him from his long pipe dreams; no shadow lurking around to stop him from resting his feet on the white bedspread or prevent him from smoking and ruining the curtains. The room had not been graced with any useless ornamentation. Solid oak furniture and clouds of dust; ashes in little heaps right next to the ash trays, a pleasing sense of comfort in disorder lay all around him. He sighed as he locked the door and handed the key to the landlord.

On the very first day of his life in the apartment house, Jonas learnt from experience the many troubles of a house-keeper. To control the servants, and in particular the mistress of the culinary department, was a job entirely out of the sphere of his former occupations and not feasible according to him.

When the dinner bell rang there was no question of his finishing to read his newspaper; he must obey at once. And when he did appear in the dining room it was in his tuxedo and tight patent leather pumps. He must repair to his den to smoke and keep the door well shut. If he goes out for a walk he must tell at what hour he will return, for the cook insists on getting a cup of coffee ready for him.

At last the first week of his misery came to an end and the

"JE ME SOUVIENS"

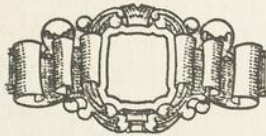
thought of the bride and of the comforts of a home of his own lost all sense of fitness.

On the following Monday he could not easily understand the philosophy of his new mode of life. He was decidedly home sick.


Then the third week dawned. Jonas could not endure the tortures any longer. What would it be if he got married? Would it be for better or for worse? At the rate of his present luck he feared it would be for worse. He would have to live for a lifetime in a stiff white collar and be bossed around continually and unmercifully. He thanked the inspiration that had led him to experiment before taking the final step. The bachelors' club had been his home in the past, back to it he would go baggage and all, and in spite of his new million he would live like a poor bachelor and linger forever in the luxuries of his beloved two-by-four disorder, mid clouds of cigar smoke, enjoying hours of newspaper reading with his two feet on the table and in uninterrupted peace.

Mr. Jonas hung up in a window "APARTMENT TO LET", locked the door, and contented at last, handed the key to the landlord.

Oriane Arel, '29.



Cozy Nook

OME fairy godmother no doubt stepped into a corner of our garden, and by the power of her magic word, transferred it into a nook from fairyland. It rests among bright flowers, and is hidden under green foliage. The path that leads to it is bordered with gladioli, hollyhocks, and phlox of brilliant colors. When I reach it, I have a pretty picture before me.

A small kiosk of rough logs with Chinese sloping roof and doorposts entwined with fresh green ivy. One seated in it commands a magnificent view of the ocean, majestically spread for miles in the distance. The pure whiffs from the sea, that blow through the fragrant honeysuckles, have the bracing effect of old wine.

In the evening when the sea is calm, and nothing is heard but the gentle lapping of the waves along the weather-beaten rocks, and the moonbeams softly dance upon the rippling waves, a feeling of solitude and melancholy invades the place and one is likely to fall into a reverie:

"In spite of us, our hearts will dream
In such a place at eventide"

Only an occasional rustling of leaves when a belated squirrel looks for his hole in the tree; and the peevish chirp of the birdies moving around to settle comfortably for the night break the silence deep and wide. As I contemplate these beauties of nature, my heart breathes a prayer in praise of the grandeur and majesty of the Creator.

Gladys Wood, '29.

In Memoriam



EE BEE is no more. For the last three months Bee Bee had lived in his home of silence and peace and harmony with all his neighbors, spreading happiness among his fellow-swimmers, and now he is no more.

Day in and day out, he went about his little world giving a lick to this shell, a nibble to that sprig, as it happened to please his fancy; and all so sweetly. Bee Bee was very sociable and his tongue lashings were never harmful but rather comforting. He kept silence rigidly during his whole life-time, treasuring the quietude of his watery residence like Neptune watching over the deep.

Within the precincts of his transparent home there was a beautiful stone castle surrounded by a terrace, bordered by evergreens set on a floor of colored seashells. The green shrubs lent a restful Nile tint to the atmosphere of Bee Bee's residence and acted as a foil to his gleaming red and gold armor.

Every morning we bade him good day and occasionally dropped him a bit of food. Sometimes, unfortunately, a generous hand would distribute the fare. It happened just once too often on one gray dull day last fall, and Bee Bee with a full stomach and a clear conscience breathed his last, the sweet meats still in his little throat.

In the space of a few minutes, we had lost our beloved and he had lost a kingdom of evergreens. Bee Bee, how we do miss you now.

Your cozy corner has no longer any charm for us. We rarely visit your little nook and then it is in the hope of finding your spirit there or perhaps to dream of the good old days when you were among us. Oh! the heartless hand who fed

"JE ME SOUVIENS"

thee the deadly potion. Would to the gods of little fishes, it had never lived to put an end to your existence.

You highly deserved the touching expression of sympathy that accompanied your funeral. Let me recall the details, dear friends. His body was laid in a beautiful cardboard casket, given by Wilda Hamel. It was richly painted with roses and bore the inscription: "All must die, both great and small. To-day is my turn, to-morrow will be yours." The mourners in long black veils drawn low before their faces, were led by Florence Smith who bore the body. The procession left the recreation hall solemnly and proceeded two by two to the burial grounds.


Under the tasselled-maple with moving sadness, Geraldine Dupont, our undertaker, buried our beloved Goldfish. And then the most extraordinary thing happened, the maple shook its branches as if he bewailed over the death of Bee Bee and generously covered his grave with bright tassels of red and gold. "Sic transit gloria mundi."

Irène Desaulniers.

I remember, I remember, the school house red and
white,
The teacher's stick, the worn out maps, the faces
screwed up tight,
The benches where the tomboys sat and pulled the
girlies' hair;
The spruce we planted Arbor Day—the tree's still
growing there.

Jeannette Brindamour, '28.

An Answer to Prayer

Y brother and I sailed down Narragansett Bay in a small sail-boat one evening last August. The water was calm and quiet, but the sun had set in a rather white light. There was a cool breeze in the air, just enough to allow the boat to glide easily on the water. In the distance we could see small catboats that looked like sea gulls. We sailed down as far as Prudence Island.

How inviting the island appeared with its large shady trees and its bright green grass .

We were homeward bound when the sky became cloudy and dark, the water rough, the air colder. The West wind arose so swiftly that we could hardly control our sails. The angry waves pushed the boat backward and made it impossible for us to advance in spite of all our efforts. We just rocked from right to left over the waves. Now the rain fell fast and heavy, swift flashes of lightning brightened up the dark green water and were followed by loud crashes of thunder rumbling in the distance.

My brother tried to steer the boat to the north while I endeavored to guide the sails, but all our efforts were vain. My brother and I began saying the rosary and we placed all our hopes in Our Blessed Lady. By this time both of us were drenched and shivering with cold and pale with fright. The waves grew larger and wilder and were now reaching above the boat. All hopes seemed gone. We cried for help but got no answer. After a few minutes the faint sound of a fog horn was heard above the roar of the waves and the flapping of the sails. My brother took up courage and gave one loud cry. "Help!" Then distinctly we heard the puffing of an engine coming nearer and nearer. It was the watchman of the Rock Lighthouse who had seen us and was coming to our rescue. Our Blessed Mother had heard our prayers. *Wilda Hamel, '29.*

How to Entertain Children



JUST mention the word party to children and watch their eyes beam!... How pleasant a task it is to make a happy time for them, especially in the summer when the sun pours its warmth over the fields and pastures, where buttercups, clover, and daisies wave their tiny colored heads.

I had an opportunity of entertaining a merry party of little folks last summer. It was a red letter day. The trees were in full leaf and had budded sufficiently to spread the delicate richness of their perfumes. The children were as full of life as they could hold and kept scampering along the fields, or rushing across the lawn.

One of the many games we played was "Blind Man's Buff". One player was chosen to be blindfolded and stood in the center. The other players joined hands and circled around him until the blind man clapped his hands three times, whereupon the circle stopped moving and the blind man pointed toward the circle. The player at whom he pointed stepped at once into the circle, and the blind man tried to catch him and guessed who the player was. When the guess was correct, they changed places. If not correct, or if the blind man pointed at an empty space the circle continued and the game was repeated.

This was one of our best games, and it kept the children in a roar of merriment, until finally, they snatched their baskets and set forth with hop, skip, and jump, all in excellent spirits, for we planned to eat our dinner in a dell on the outskirts of the field. It was a narrow valley and its sides were set with trees and full of wild flowers. The shade of the many clustering branches made it pleasant and cool, an ideal place to have dinner. So our juvenile party assembled in the dell

"JE ME SOUVIENS"

which immediately re-echoed their prattle and merriment. We had brought many good things in our baskets and spread them on the stumps of trees and on mossy trunks, and we feasted merrily and had a very nice dinner indeed. When it was over, no one felt like stirring.

We rested and watched the little gold fish playing in the brook, when suddenly one child sprang up with the idea of stories, and all the party then joined in the chorus. I was very tired myself, for I had joined in all their games on that memorable forenoon; but children have no mercy for anybody's weariness, and if you had but one single breath left they would ask you to spend it in telling them a story. So without further solicitation, I proceeded to tell them the story of "Hansel and Gretel", "Rose White and Rose Red", "The Little Brother and Sister", and "Tom Thumb". I could tell by their dancing eyes that I had carried them away to the land of fairies.


Meanwhile, the day was drawing to a close, and the little people quite recovered from their fatigue set about gathering flowers. Once more reunited, the whole party walked back through the dell, and made the best of their way home. When the cool night came we were all conscious of having enjoyed a big armful of life since morning.

Gabrielle Dauray, '29.

When Grandma looks for ties,
And Dick hunts for his Primer,
And Tom for pencil cries,
And Jim packs up his dinner,
When Mother's having more than fun,
Then time for school has come.

J. B., '28

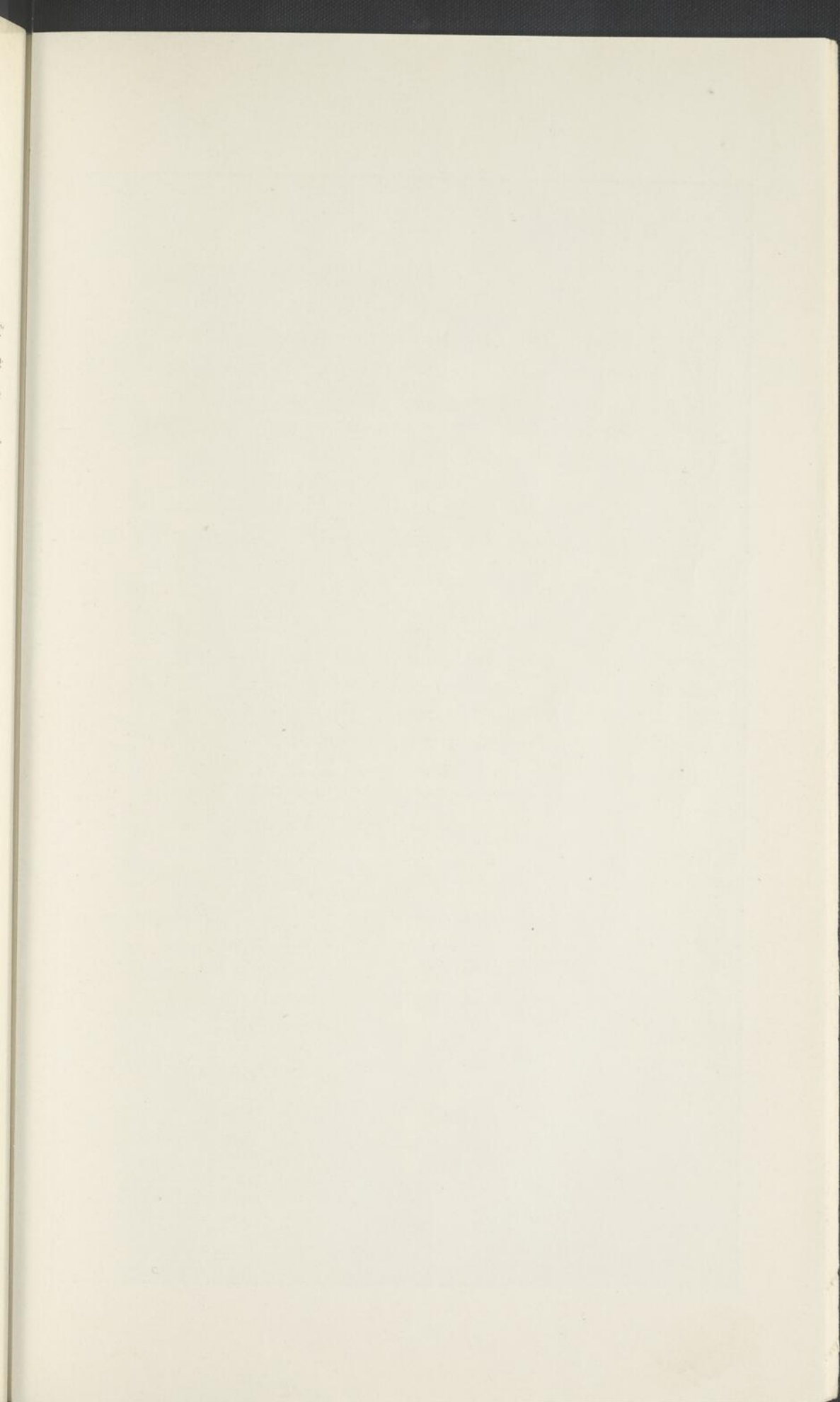
Elaine

 LAINE the pure, the lily maid of Astolat, on her flowery barge lies beautiful and cold in her white gown. Golden ringlets encircle her peaceful face, she sleeps the sleep of death. In her right hand, a lily; in her left, Lancelot's letter tightly clasped. Under a coverlet of white samite she rests forever. Never was Elaine so beautiful in her life as she is now in death. On the calm waters, undisturbed by the wavelets she sails with the silent keeper of her secret.

Ignorant of the ways of the world and of its fickleness, Elaine had led a quiet, simple life. At twenty she was as easily pleased as a little child. But one day the greatest knight of Arthur's court, the flower of chivalry, rode to her father's castle in Knight's armor. The manliness of Lancelot, his courteous manner, and the glory of his exploits completely won her heart. How easily a life may be shattered! The idealized hero unworthy of the Lily of Astolat took no notice of her love, but rode away and left her alone with a broken heart.

Elaine is dead! Let us weep for her and pray that God may not reserve such a cruel fate to any of us. Let this be a warning to us against too handsome faces. Beware of idealizing! Stop the beating of your unruly heart — Look closely into the character of your friends. — Listen to the advice of your mother — and spare yourself useless tears.

Eléonore Charland, '29.





COURS SUPERIEUR — ACADEMIE

My Room



THE most interesting place in our house is my bedroom. How many pleasant hours have I spent in this quiet sanctum of mine! It is on the upper floor of our cottage overlooking a picturesque meadow and a little pond.

Its cozy atmosphere is attractive. The rays of the bright morning sun stream through two French windows which open on a little porch; on the left is a fernery filled to overflowing with various kinds of evergreens and partly covered with inch plants that droop gracefully over its sides. On the right there is a settee where I spend many a leisure hour reading, embroidering, or chatting with friends. The other two windows opposite the bed are hung with cream colored lace curtains draped with blue rayon silk. A few pictures, a crucifix, and a medallion hang from the walls papered in pale blue and tiny rose baskets. The floor is bare except for two oriental rugs between the bed and the windows.

The furniture is of American walnut, a four-poster bed, a bureau and everything else that one expects to find in a bedroom. Over the quaint bed is spread a cream and blue silk crepe counterpane trimmed with dainty fringe. An endless assortment of toilet articles, a few trinkets, and a picture of my father and mother adorn my bureau. In the corner near my bed, there is a small shrine for the statue of the Blessed Virgin before which I always keep a bouquet of cut flowers. This is where I kneel every night to share with my dear Mother in Heaven the joys and the sorrows that each day brings. Before whom could I pour forth all my emotions and yearnings if not in the heart of our Blessed Mother?

My room would want something if it did not possess a

"JE ME SOUVIENS"

library. This has a prominent place and is filled with well worn books: prayer books, story books, and classics. Next to the bookcase there is a comfortable reed rocker with cretonne cushions where I often sit to peruse some dear old volume.

A young girl's room is considered a faithful companion. It is the very spot where she enjoys many a moment of peace and contentment, and where she cherishes saintly dreams for the future.

Alma Brouillette, '30.

The longed-for sunny days are come, the fairest of the year,
Of gentle winds and budding woods and lengthy days of
cheer.

Deep in the hollows of the grove, the violet hangs her head;
And in the fields the daisies nod along the poppies red,
The robin and the finch are here and on the shrubs the jay,
And from the tree-top sings the wren throughout the livelong
day.

Jeannette Brindamour, '28.



The Force of Habit



WHEN I was in the kindergarten my grandmother often called for me after school to take me home in the afternoon. We had to pass by the "Five and Ten" and she often brought me in to see the dolls. Grandma would take me in her arms to let me choose my toys. I loved playthings and dolls but the small bottles of bright colored perfume attracted me even more than the dolls.

Oh! how I did like the sweet smell and how happy I was when Grandma, who was tall and thin, adjusted her spectacles on her long nose and looking over them at me in an inquiring way removed a few pieces of silver from her old-fashioned purse with her shaky fingers and paid the clerk for the little bottle I had chosen.

I was careful not to use much of it at a time on my little handkerchief so that it would last longer, for I was always afraid that I could never get another like it. So true is it that possession carries with it the pain of separation.

And that fondness for perfume has grown with me ever since. Every time I pass a toilet counter or a Druggist's, I am always inclined to stop and look at the perfume bottles. Besides, my father has encouraged this fondness in me by presenting me quite often with the sweetest imported perfume.

Last year father spent two long weeks in France. How I missed him! My only consolation was that he had promised me to return on the day of my fifteenth birthday. What a joy it was to think of it! I waited for an hour on that day expecting him every moment until afternoon waned into evening. All I heard was the tick of grandfather's clock and the rumble of machines in the distance. At last, a sudden stop of

wheels and quick footsteps and here was my darling father.

"Good evening, Daddy, I've missed you so! Did you have a pleasant trip? Were you sea-sick? You must be tired! Don't you wish to rest at once?"

"My child, I hope you don't expect me to answer all those questions to-night," said he, "I've had a wonderful trip, I was not even sea-sick, but I do admit that I am tired and wish to rest a while before telling you all you wish to know. I will retire immediately. Good-night. Oh! but I am forgetting that I have something for you in the left-hand pocket of my overcoat. You may get it right away if you wish while I take a little nap."

I lost no time in getting the article and to my great pleasure it looked like a bottle wrapped up by the Druggist.

The first thought that came to my mind was ... perfume! So I hurried to my room to open it.

I sat at my dressing table and placed the bottle before me. I was eager for the smell of it and proud in advance to boast of it before my classmates.

I grasped the bottle a little below the neck with one hand and with the other I tugged at the cork carefully, but the cork did not come out as easily as I thought it would. I determined that I would gather all my strength and power in another attempt. I caught the stopper between my teeth and pulled with great vigor but all in vain.

Then I sat in despair and pondered. Filled with impatience and restlessness, with veins swelling on the temples, and face turkey red, I took a firm grasp and tugged at it with my teeth again. But still the cork stuck.

For a moment I gazed at that bottle in anger and then looked around the room trying to think of a better, quicker

"JE ME SOUVIENS"

way to open it, when all of a sudden I saw a corkscrew on the window sill. It must have been mislaid by the maid. I stretched my hand out for it quickly and inserted it in the cork and pulled gently.

Out came the cork, the object of all my troubles.

I raised the bottle to my nostrils to inhale as much of the sweet smell as I possibly could, when father opened the door quickly and said: "May, here's your present, what you have there is Smelling Salts."

Viviane Leduc, '29.



On the Way to the Hive .



ONE lovely summer day, a fine young working bee left her hive to gather honey from the flowers swaying in the breeze.

The sun shone so brightly and the air felt so warm that she was lured a long distance away, till she came to a vast garden where the flower-beds were plentiful. She roamed about, in and out of the flowers, and buzzed with delight till she carried enough honey under her shining wings to feed her family. Then she started home.

But on the way trying to see all she could while hastening along, she spied a cozy-looking country-house with ruffled curtains fluttering out of a window.

“What a peaceful and beautiful house,” she thought, “I wonder if I could see inside of it?” And while speaking she flew near enough to look in. Oh no, just to peep in. One gets new ideas while traveling abroad, she thought.

For several minutes she stood, undecided, as to whether she should venture nearer. Her burden was a cause of anxiety just now, for the family was waiting. But the window was open and her curiosity was intense. She flew in and found herself in a large dining-room.

It was dinner-time and the Browns were busily plying their knives and forks; especially little Tommy whose appetite was always commendable.

The noise and confusion frightened her; she buzzed around and around; lady-like, she touched nothing that was not hers. But attracted by the odor of the apple pie, she alighted gently on Tommy's plate to rest. I wonder if it tastes as good as it looks, she thought. She was delighting over it, when suddenly she heard Tommy exclaim with a shout: “Oh! there's a bee, let us catch her”.

"JE ME SOUVIENS"

She flew hastily back to what she thought was the open window, but blinded by fear she flew against the window pane and hid herself between the two sheets of glass. In her alarm and confusion she lost direction. If this was hard luck for the bee, it was good luck for Tommy. He ran to the window and saw that she was jailed there and he prepared a little fly-paper to catch her.

Wearied by the vain attempts she had made to escape she began to walk slowly up and down, hoping to recover both her strength and composure. While walking, she went to the left corner of what she thought "her cage" and to her great surprise she saw that the pane was broken.

"Free!" she exclaimed, and hurriedly she set on her way back to the hive. Oh what a lesson this will teach me she thought as she gladly flew homeward, if I had only gone straight to my hive. She resolved then and there never to stray from the right path again and like good little boys and good little girls do after school always to go straight home.

Violette Turcotte.



An Old-fashioned Home



THE road that leads to "Elmwood" is rough, covered with light clay, and in spots, overgrown with wild grass. Tall and stately elms form an arch over the lane leading to the magnificent estate. Far back amidst protecting trees lies the main building. It is of light tan stucco, trimmed with a dark shade of brown. To the left and right stretch the great wings, partly covered with creeping ivy; large stone arches flank the wide piazzas, broad steps lead to the base of the pillars that tower the massive-gabled yet slender chimneyed roof.

The interior is of the most expensive wood, polished like a mirror. As one enters the large reception hall, he perceives a broad, winding staircase, the stairs of which are covered with a rich carpet. The windows are adorned in various colored tapestry. The floor of the main entrance is bare but for a large bear-skin rug in front of an old-fashioned fireplace and a few Oriental rugs at the foot of the large easy chairs. One of these costly rockers faces the east window. From it we see, on the east side of the house, the beautiful garden. Flower-beds are arranged to represent different symbols. In the very center of the garden is a large fountain of pure white marble which throws out colored waters. Little cement walks lead to rustic benches placed here and there in the shade of small trees. A little further away from the garden runs a long grassy lane where Jersey cows are chewing peacefully under the watch of a shepherd dog. In the distance are broad fields of golden corn, wheat, rye and hay, and further, in the dim distance, fruit trees.

As the years roll on, generation after generation have improved this vast domain, and though it has been much altered, it still retains its old-fashioned look of contentment and prosperity.

Esther Barry, '30.

A Snow Storm

THE greatest storm of the season was descending upon our little village. A nip in the air on the previous evening had given plenty of warning to the inhabitants. The sky had been gray all day and by five o'clock in the afternoon, a light flurry heralded the snow we had so long expected. It began just as any other snow storm might, but it soon deepened into a regular blizzard. A slight wind started and then with some fury built up great drifts of shining white against the sides of the houses, the barns, and the trees. A few haystacks that still stood here and there in the broad fields were wrapped up under an even sheet and looked like a wide expanse of sand dunes after a desert wind storm. It continued on into the night: the wind howling and blowing the snow about as it pleased until, with the first rays of dawn, nothing could be seen outside except the continual fall of snow. This lasted throughout the morning and most of the afternoon. It finally lessened and the clouds lifted. The snow had gently curved over all the objects that were not of great height, the trough for the horses, the cords of wood that stood beside the barn, and the well with its oaken bucket now hanging stiff from its handles. The large buildings, the house and barns, were now fairy castles trimmed and edged from top to ground with sparkling diamonds. As night drew on, the trees took a spectral aspect, swaying in the slight breeze and casting their shadows on the snow-covered earth which sparkled in the moonlight.

Louise Keeler, '30.

October Sunset in the Country

WHAT is more beautiful to gaze at than an October sunset in the country? I am sure that with regard to scenery nothing could be better enjoyed than such a pleasant sight. I have experienced it myself when visiting my uncle's farm one Saturday afternoon last October. It seemed as though I had been transferred to an enchanted land. The golden gleams of the setting sun reflected shining ripples in the nearby brook, and the latter suddenly overcome with a spell of glee softly gurgled as it swiftly flowed through the fertile vale. On each side of the streamlet were tall trees whose thick foliage of red and gold cast shadows of fanciful shapes across the clear waters. The vast orchards filled with lusty green and red apples colored the rich autumn background. The narrow lanes amidst all this splendor recalled to the meditative mind the little crooked road of life. The horizon, previously of a golden hue, now changed to a jade green, then to a bright red. In a short time it deepened into a deep blue till finally twilight settled over the landscape. However, although shadows were slowly creeping behind tall trees and sloping roofs, the sun's rays were still flickering against the pretty white cottages and set every window pane a-gleaming. The dusk then spread over the world a roseate hue and filled the dying day with the charm and glory of "Home Sweet Home".

Hortense Lareau, '30.



La vie au pensionnat

Rentrée

Le 8 septembre 1927, entrée dans le nouveau couvent, qui déploie gaîment ses deux grandes ailes pour accueillir les cent cinquante petits oiseaux qui lui demandent l'hospitalité.

Avec l'heureux retour des oisillons, commence notre histoire. Vous raconter les mille incidents qui marquent notre vie journalière, serait peut-être abuser de votre bienveillance; nous glisserons donc sur les détails pour ne vous présenter que les traits les plus saillants.

Retraite

C'est une sage coutume chez la jeunesse étudiante de rentrer en soi-même, au début de chaque année scolaire, afin de mettre ordre à ses affaires spirituelles. Nos maîtresses, qui connaissent la nécessité de la méditation, ont voulu que nous donnions trois jours à cette importante récollection. La retraite annuelle a donc eu lieu du 10 au 13 octobre. Elle fut prêchée par le bon Père Métivier, qui nous donna trois instructions par jour. Un silence claustral enveloppa les salles de récréation, d'étude et de classe pendant ce temps consacré à la réflexion. Le 13, une messe, accompagnée de chant, clôtura les pieux exercices. Une heure après, avec le "Deo Gratias" traditionnel, donné par notre bonne Mère Provinciale elle-même, les langues se déliaient, et dans un nouvel élan d'enthousiasme et de ferveur, effet de généreuses résolutions, nous reprenions notre vie coutumière.

Congé

Christophe Colomb a non seulement enrichi le monde d'un immense continent, mais il nous apporte encore, chaque 12 octobre, un beau grand congé. Comme nous étions alors en retraite, nous avons festoyé le 14. Ce fut une journée sans pareille, idéale! Avant-midi: jeux de toutes sortes et partie de "whist"; après-midi: promenade à la campagne et goûter dans les bois; le soir, séance récréative.

Bénédiction des nouvelles annexes

—7 novembre—. Quel jour radieux se lève sur "Jésus-Marie"! Jour d'allégresse et de bonheur!

Sa Grandeur Monseigneur Hickey daigne présider l'imposante cérémonie qui s'ouvre par le "Veni Creator", entonné dans l'entrée principale. Puis vient la bénédiction de la pierre angulaire et de la blanche chapelle, dédiée au Sacré-Coeur. Ensuite, salut très solennel au Saint Sacrement et Te Deum d'actions de grâce.

Puisse le Roi d'amour écrire en lettres d'or dans son divin Coeur le nom béni de "Jésus-Marie", dont la devise, après avoir embaumé la terre, retentira dans les siècles éternels:

"Loués soient à jamais Jésus et Marie!"

"JE ME SOUVIENS"

"Ce chant béni soulève les courages,
Il a fait grandir de brûlantes ardeurs,
Il a jeté sur de lointaines plages
Des coeurs vaillants prêts à tous les labeurs".

A l'issue de la cérémonie religieuse, réception à Sa Grandeur par les élèves pensionnaires. Un splendide banquet, auquel prennent part les sommités de l'Eglise et de l'Etat, couronne cette mémorable journée, digne de figurer dans les fastes de l'histoire de la race française aux Etats-Unis.

"Thanksgiving"

Le 22 novembre, en route pour chez nous! Cinq beaux jours au foyer familial! Ça met du baume dans le coeur.... Faut-il dire que toutes sont revenues sans regret reprendre la tâche quotidienne?

Immaculée Conception

L'Immaculée Conception est la fête par excellence de la section de la Sainte-Vierge. La journée, commencée par une messe solennelle, garde jusqu'au soir son caractère particulièrement religieux. La réception de nouvelles Enfants de Marie est l'événement du jour. Trois de nos compagnes se consacrent à l'Immaculée. Ce sont: Mesdemoiselles Gertrude Monty, Adrienne Guilbert et Gertrude Roy.

Réunion des anciennes

C'est un rendez-vous familial qui chaque année ramène à l'Alma Mater les ex-élèves de Jésus-Marie. Alors, causeries avec anciennes maîtresses et course par toute la maison: on remémore de bien doux souvenirs, on revit les jours d'un passé inoubliable! Puis, séance mariale et banquet intime. Et l'on se quitte, la joie au coeur, avec promesse d'un prochain revoir.

Visite de Sa Grandeur

—18 décembre—. Sa Grandeur Monseigneur Hickey, de passage dans notre ville pour la bénédiction de l'église "Sant Antonio", daigne nous honorer de sa visite, nous fournissant ainsi l'heureuse occasion de lui offrir de vive voix nos voeux de Noël et du nouvel an. Sa Grandeur répond à nos souhaits dans une allocution toute paternelle qu'il termine par un geste magnifique: \$25,000 pour la cause de l'éducation. Une salve d'applaudissements, accompagnée de mercis, salue cette royale étreinte, pendant qu'une reconnaissante joie illumine tous les fronts.

Noël

Dans tous les dortoirs, des "anges" entonnent, aux accords des violons, le "Gloria in excelsis" de Bethléem pour convier grandes et petites au berceau de l'Enfant-Dieu. A 11 h. 55, pendant que l'orgue mêle sa voix aux dernières psalmodies de Laudes, entrée majestueuse à la chapelle, étincelante de lumière et de beauté. Le "Minuit, chrétiens", message d'espérance et d'amour, et les pieuses harmonies qui

"JE ME SOUVIENS"

accompagnent la triple célébration de l'auguste Sacrifice, remplissent notre âme de la suavité des saints mystères et nous inondent de cette paix ineffable promise aux hommes de bonne volonté. Le gai réveillon qui suit n'est qu'un écho des pures ivresses goûtées au pied de la Crèche du divin Sauveur.

Récital

Nous avons, en janvier, le plaisir d'entendre en nos murs une artiste de grand renom: Rosita Renard, pianiste bien connue dans le monde musical d'Europe et d'Amérique. L'interprétation qu'elle donna des grands maîtres Bach, Beethoven, Chopin, Litz, atteste de son grand talent. En effet, le jeu brillant de cette célèbre virtuose nous a ravies, j'allais dire jusqu'à l'extase.

Drame

"Le sang qui prie", tragédie en trois actes, jouée par les grandes élèves, réunit encore dans notre superbe salle de réception tout l'élite de Woonsocket.

Départ

Le 11 février, un nuage de tristesse planait sur "Jésus-Marie" de Woonsocket: Notre très honorée Mère Saint-Pierre Claver, nommée depuis près de deux ans provinciale de sa Congrégation, mais que des affaires importantes avaient retenue au milieu de nous, nous quittait pour Sillery où la réclament les devoirs de sa charge.

Qu'il en coûtât à notre cher Couvent de voir s'éloigner celle qui, pendant vingt ans, et avec un zèle infatigable, s'est identifiée à la formation intellectuelle et morale de la jeunesse franco-américaine. Cette admirable religieuse a bien mérité de notre population; aussi a-t-elle emporté les regrets et la vénération de tous. Son souvenir restera à jamais dans la mémoire de ses chers enfants de Woonsocket.

"Washington"

C'est le 22 février. Le soleil brille dans toute sa splendeur sur le couvent en congé. La neige qui couvre le sol d'un tapis moëlleux, nous offre un de nos plus chers amusements: la glissade!... Le patinoir du parc Cass est aussi beaucoup apprécié des élèves pensionnaires.... Au retour, une procession allégorique, organisée par nos cadettes — les "Sacré-Coeur" — fait passer sous nos yeux les héroïnes de l'histoire américaine.

Le congé se termine par un "whist", avec prix, que notre bonne Mère Supérieure nous fait l'honneur de présider.

Mi-carême

Sans préjudice à l'esprit de l'Eglise, esprit de pénitence mais de joie surtout, il convenait, à l'occasion de la mi-carême, de se détendre un peu. Nous fûmes donc conviées à une séance récréative, dont nos boute-en-train firent les frais. "La soirée improvisée" et "Une opération délicate" nous firent rire aux larmes.

" JE ME SOUVIENS "

Comédie

Le 18 mars dernier, nos actrices en herbe, dans la fameuse comédie "La revanche d'un bonnet de coton", provoquèrent, deux heures durant, les rires et applaudissements d'un brillant auditoire réuni à la salle de l'Académie. Les saynètes, servies comme entr'actes par les élèves externes, furent non moins prisées.

Cercles littéraires

Nos cercles littéraires français et anglais, réhaussés d'harmonies musicales, se font de plus en plus captivants. Les divers groupes, tour à tour parus en scène, ont rivalisé de distinction, de finesse et d'esprit. A l'ombre du majestueux rideau bleu, vraiment c'était à se croire à l'Hôtel de Rambouillet....

Pâques

Quelle joie, quelle allégresse portent sur leurs ailes les notes argentines des cloches de Pâques! Alleluia! alleluia! c'est le cri de tous les coeurs. Le Christ est ressuscité, réjouissons-nous!.... Mais il nous faudra bientôt quitter le doux nid qui nous reçoit en vacances pour retourner au pensionnat nous jeter corps et âme dans l'étude, car les examens de fin d'année viennent à pas d'ogre s'effondre sur nous. Ah! les cruels! ils sont sans pitié. Mais courage, nous vaincrons l'ennemi.

Callisthénie

Nos excellentes maîtresses, non moins soucieuses de notre éducation physique que de notre formation intellectuelle et morale, nous ont fait suivre, comme par le passé, mais sur une échelle supérieure, des cours de gymnastique suédoise, méthode la plus en vogue dans le monde athlétique. Les exercices se clôrent par une séance gratuite, à laquelle le public est cordialement invité. Témoin d'évolutions aussi multiples que variées, nous croyons, sans vanité, qu'il pourra conclure avec le poète latin: "Mens sana in corpore sano".

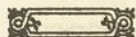
IRENE DESAULNIERS, '29.





Compliments de
LA TRIBUNE PUBLISHING CO.
135, rue Main





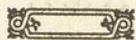
Compliments de la

THE FRENCH WORSTED COMPANY

Worsted — Merino — Spinners

WOONSOCKET, R. I.

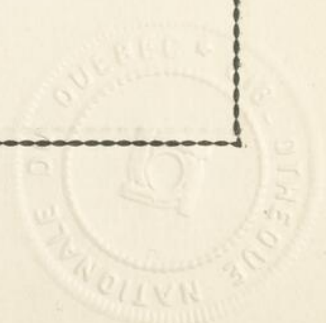
Harry Hazebrouck, gérant





Compliments de la
WOONSOCKET SPINNING COMPANY

Eugène L. Jalbert, Prés.
Madame Sarah R.-Tessier, Vice-prés.
J. Albert Henry, Assistant-Directeur

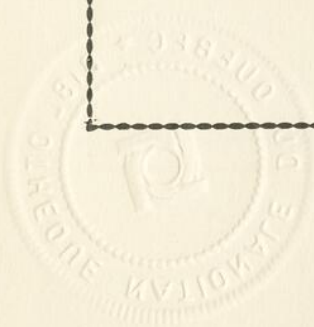




Compliments de la
**BOUVIER-BRIEN CONSTRUCTION
COMPANY, INC.**



Albert Brien, Prés.
Telesphore Bouvier, Trés.



Compliments de

J. L. DESLAURIERS

Bread and Fancy Pastry

107 Front St.

Woonsocket, R. I.

Compliments de la

LEFRANCOIS TRANSFER and TEAMING CO.

Woonsocket Office and Yard: 357 Arnold Street

Providence Office: 189 Charles St.

Jos. O. LeFrançois, Pres. and Treas.

Horace LeFrançois, Sec. and Mgr.

Compliments de
NORBERT ET OMER DECELLES

Woonsocket Paper Company

103 Bellingham St.

Compliments de
GEORGE S. HAMEL

Worcester Motor Car Co. — Garage

5 Parish Place

Worcester, Mass.

Compliments de
A. J. GRENON

Immeubles

Sub-Divisions dans tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre

Compliments of
VOSE'S FLOWER STORE

Hermann G. Dolbeck

241 Main St.

Woonsocket, R. I.

Compliments of
LOWELL TOP DYEING AND PRINT WORKS CO.

Compliments du
DR. J. P. MASSICOTTE
Providence, R. I.

Compliments of
LANGELIER MFG. CO.
Machine Builders
Providence, R. I.

Compliments de la
VERDUN MFG. COMPANY
Serges pure laine
413 Manville Road

Compliments de

JOSEPH ST-PIERRE

Mapleville, R. I.

Compliments de

ISAIE TETREAULT

Central Falls, R. I.

Compliments of

ROYAL BEAUTY SHOPPE

Mrs. Henry Roy, Prop.

Licensed Operator — Parlor at

180 Railroad Street

Phone Woon. 3676-R

Manville, R. I.

Compliments de

VALMORE CARIGNAN, Avocat

Woonsocket, R. I.

Compliments d'une Ancienne

Compliments du

DR. A. H. MONTY

Compliments de

BELISLE FRERES

Boulangers -- Pâtissiers

Rue Rathbun

Woonsocket, R. I.

Compliments of

WHITE CASH MARKET

261 Main St.

Woonsocket, R. I.

Compliments of

HARRIS & MOWRY

Main Street

Woonsocket, R. I.

Compliments of

JAMES MULLEN CO.

Carpets — Parlor Suites — Sets — Stoves — Ranges

76 Main St.

Compliments of

CITY HARDWARE CO.

Pierre Mailloux, Prop.

General Hardware, Paint, Oil, Glass

24 Rathbun Street

Compliments of the

SYDNEY WORSTED COMPANY

Woonsocket, R. I.

Compliments of the

Electric Maintenance & Engineering Works

Agents for the Carvel Electric Refrigerator

Woonsocket, R. I.

Compliments de

A. P. BELLIVEAU

Entrepreneur électricien

1½ Monument Square

Compliments of

APPLEPEACH ORCHARD

Charles L. Leclerc

Oaklawn, R. I.

Compliments of

PHILIP A. MULVEY

Hardware and Painters' Supplies in general at lowest prices

2 and 6 Market Square

Compliments du

DR. A. M. CARIGNAN, dentiste

Woonsocket, R. I.

Compliments du

DR. O. J. PLASSE, dentiste

Globe Building

Woonsocket, R. I.

Compliments of

JOSEPH COTE & SONS

Compliments d'un Ami

Compliments de la

BOULANGERIE BOYER

Woonsocket, R. I.

Compliments de

GEORGE ROY, Funeral Director

56 Main St.

Manville, R. I.

Compliments of
C. H. DARLING CO.
Woonsocket, R. I.

Compliments d'un Ami

Compliments of
DESROCHERS & BRUNELLE
Registered Pharmacists
3 and 60 Cumberland Street

Compliments de
FOURNIER & FOURNIER
Entrepreneurs de Pompes Funèbres
99, rue Cumberland

Compliments de
PINEAULT & DE NEVERS
General Hardware — Paints and Wall Paper
Rue Social

Compliments de
DAIGNEAULT'S WOMEN'S WEAR SHOP, Inc.
Robes — manteaux — costumes — fourrures
370, rue Social

Compliments de
SINAI BELANGER
Assurances et Immeubles
11, rue Rathbun

Compliments of
CADORET BROS., Jewelers — Opticians
Watches — Clocks — Jewelry Repairing
11 Rathbun Street

Compliments of
THE MEIKLEJOHN CO.
Pianos — Phonographs — Radios
298-300 Main Street

Compliments d'une Amie

Compliments of
LALIBERTE
SPECIALTY SHOPPE

Compliments de la
PHARMACIE
BERARD & NORTH

Compliments de
Mlle V. BERNARD
Modiste en Chapeaux
61 rue Main

PRESCRIPTION DEPARTMENT

Beaupré's Pharmacy
E. A. Beaupré, Registered Pharmacist
Court Square Woonsocket, R. I.

NAJARIAN STUDIO
Portraits of Artistic Merit
285 Main Street Tel. 1158
Special Discounts for Graduates

FRIGIDAIRE ELECTRICAL REFRIGERATION

All installations made
Service maintained by our own factory trained workmen

BLACKSTONE VALLEY GAS & ELECTRIC CO.
1-3 Clinton Street

Compliments de
EUGENE L. JALBERT, avocat
Woonsocket, R. I.

Compliments de
ADONAT DEMERS, avocat
Woonsocket, R. I.

Compliments of
DR. THOMAS McLAUGHLIN
Woonsocket, R. I.

Compliments de
ROSARIO GODIN
Woonsocket, R. I.

Compliments de
OVIDE J. MYETTE
Woonsocket, R. I.

Compliments de
F. A. GIRARD
Woonsocket, R. I.

Compliments d'une Amie

Compliments de
OSCAR ROBERGE
Registered Pharmacist

4 Monument Square

130 Rathbun Street

Compliments de

WALTER BERARD

Contractor and Builder

27 Eddy Street, Arctic, R. I.

West Warwick, R. I.

Compliments of

DUNLOP & McCANNA, Inc.

Ladies' Garments and Millinery

126 Main St.

Compliments de

EDGAR BOURCIER

Journaux et papeterie

Rue Cumberland

Compliments of

LEMERY CORSET SHOP

Corsets — lingerie — chapeaux

262-264 rue Main

Compliments de

Z. E. LEBEAU, tailleur

517, rue Social

Compliments of

WARTELL'S SAMPLE SHOP

N. Wartell, Prop.

83 Main St.

Compliments of

LAROE'S MUSIC STORE

Pianos: Steinway, Chickering, Mason, Hamlin, Knave

283 Main St.

Compliments of

WOONSOCKET SODA WORKS

Cass Avenue

Compliments of
FROST STUDIO
84 Main St.
Portraits of all kinds

Compliments des
MILLES PAGE, modistes de chapeaux
623, rue Clinton

Compliments of
WOONSOCKET PUBLIC MARKET
Dorcas Bourget, Prop.
Coin des rues Bernon et Front

Compliments of
FRENCH IMPORTING CO.
Fancy Groceries
Emile Weber, Prop.

Compliments of
HARRY JEPSON
Representative John Hancock Life Ins. Co.
Pawtucket, R. I.

Compliments de
GEORGE S. HAMEL
Packard Cars
Shrewsbury Street Worcester, Mass.

Compliments de
JEAN-LOUIS PHANEUF
Metropolitan Life Ins. Co., Agent unattached
West Warwick, R. I.

Compliments de
G. L. DESAULNIERS
Thé — vaisselle — encadrement
Monument Square

Compliments de

HERVE GALLANT et HUGO SAVARD, Pharmaciens

10 rue Rathbun

Woonsocket, R. I.

Compliments of

EMERY DEMERS' BAKERY

514 Park Ave.

Compliments de

OVILA ARPIN

Entrepreneur de Pompes Funèbres

933 Atwells Ave.

Providence, R. I.

Compliments de

PELLETIER FRERES

Woonsocket, R. I.

Compliments de

J. B. LAMBERT

Woonsocket, R. I.

Compliments of

HILDA MOREY

Compliments de

EMERY BERARD & SONS

Meats and Groceries

260 Logee Street

Compliments of

MAY E. & ISABELLE DARCEY

The Darcey Corset Shop

126 Main St.

Compliments de
THE REXALL STORE
West Warwick, R. I.

Proprietor: J. V. Smith

*A NOS BIENFAITEURS
UN CORDIAL
MERCİ*



